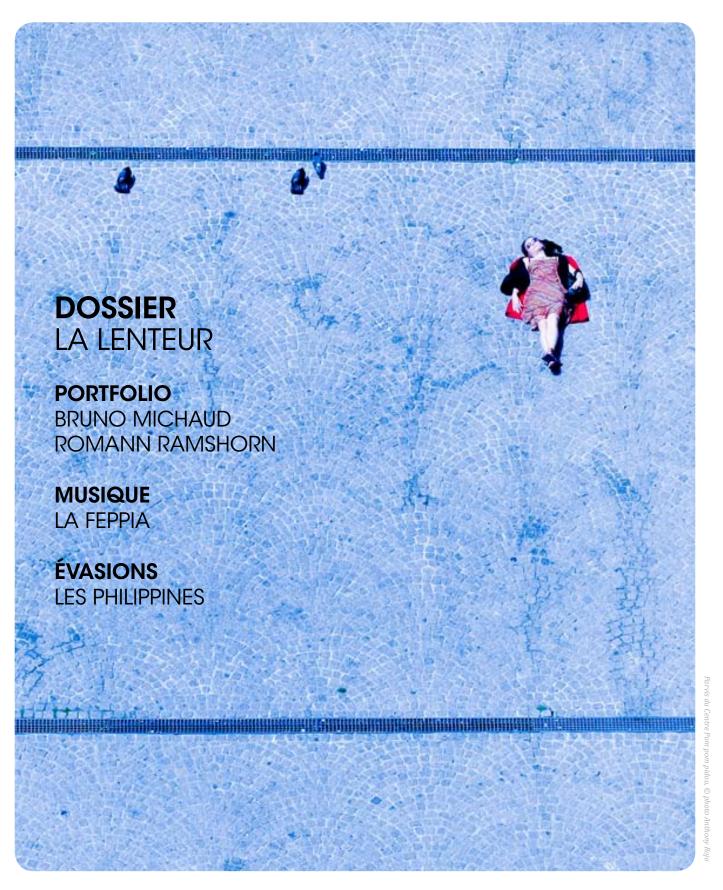
FACES B

NUMÉRO 1 ÉTÉ 2012



ART / PORTFOLIO / PLANÈTE / TENDANCES / MUSIQUE / BD / ÉVASIONS

EDITO



ÉDITO

Rien ne sert de courir...

Faces B, c'est une bande de (plus ou moins) jeunes, réunie autour d'une féroce envie d'écrire, de raconter le monde, de faire connaître celles et ceux qui contribuent à le rendre meilleur, de livrer des infos et des opinions différentes. On parlera ici de ceux qui résistent, vont à contre-courant des tendances et choisissent une autre voie : la face B.

Nous ne sommes pas tous journalistes de métier et ne prétendons pas l'être. Mais a-t-on besoin de tous les sacrements pour faire ce dont on a envie ? On ne s'interdira d'ailleurs ni les sujets sérieux, ni les futilités. Un petit grain de folie, un soupçon de fantaisie, même quand l'heure est grave.

Nous sommes résolument indépendants et bénévoles par la force des choses.

Lisez, feuilletez (cliquez...), réagissez et interagissez avec nous!

Une partie de l'équipe ayant élu domicile à Bordeaux, on parlera de cette ville, qui est définitivement bien plus qu'une « belle endormie », mais on se baladera aussi dans le reste du pays et surtout, soyons fous, dans le monde entier !

Dans ce premier numéro, on vous fait voyager, en France, en Europe, en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient. Il est aussi question d'art, de musique, de tendances, de BD et de développement durable.

Dans un monde où tout s'accélère, nous avons choisi de prendre le contre-pied et de vous proposer un dossier sur le thème de la lenteur. Car s'il est une période propice à la décélération, c'est bien l'été. L'heure est bientôt venue de décrocher, un peu, beaucoup ou à la folie, à vous de choisir votre rythme!

Il ne reste plus qu'à espérer que vous prendrez autant de plaisir à lire ce magazine que nous en avons pris à l'écrire.

Caroline Simon Rédactrice en chef

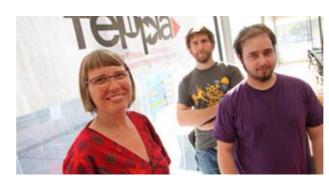
SOMMAIRE SOMMAIRE

Sommaire





L'ÉQUIPE	6	Aujourd'hui, peut-être	22
BRÈVES	8	Le butô, danse du non Segonzac, un village où il	23 24
ART	10	fait bon vivre Slow qui peut	25
Expo Robert Combas	10	PLANÈTE	26
PORTFOLIO	12	L'art du recyclage	26
Romann Ramshorn	12	TENDANCES	27
DOSSIER : LA LENTEUR	18	L'entrepreneuriat nomade	27



PORTFOLIO	28	BD	40
Bruno Michaud	28	ÉVASIONS	42
ALICIOLIE	2.4		
MUSIQUE	34	Les Philippines, entre sourire	42
∡a Feppia, pour l'amour du	34	et soupir	
lisque		Noël aux tisons	47
'éMIXion du Furet	36	Pour tout l'ivoire du monde	50
Grunge is not dead	38		
J		LE COURRIER AUX	52
CHRONIQUE	39		~
	07	LECTEURS	
ONDONIENNE			













L'ÉQUIPE L'ÉQUIPE

L'équipe



CAROLINE SIMON Rédactrice en chef

Contradictions assumées : obtient le bac à 17 ans mais le permis de conduire à 33, souvent rebelle mais rarement militante, se veut écolo mais se permet 3 vols longs courriers par an, admire les créateurs d'entreprise mais a choisi le confort du salariat, anticonformiste mais attachée au respect des lois, globe-trotteuse mais casanière, apprécie tout autant la compagnie que la solitude, curieuse de tout mais experte en rien, attentive à sa ligne mais ne sait pas résister à une bonne bière, aussi dynamique qu'oisive à ses heures, pas fashion victim mais toujours au courant des tendances, la Rédac Chef pourra vous amuser, vous agacer, vous surprendre, vous ennuyer ou vous émouvoir, mais s'efforcera de ne jamais vous chose: dessiner. laisser indifférent.

www.caliroune.com



CLAIRE LUPIAC Maguette et illustrations

Biberonnée aux attraits de l'image par une mère graphiste, Claire est tombée dans le dessin toute petite. Il y a d'abord eu les sirènes, les licornes, les princesses et les monstres aussi, l'overdose de rose et de doré, les paillettes. En fait, elle n'a jamais arrêté ni vraiment grandi. Son bac en poche, elle a décidé de poursuivre ses études dans le graphisme, et a ainsi atterri à l'école parisienne Olivier de Serres, où elle a obtenu son BTS en communication visuelle.

Enfin, il y a eu son arrivée sous le ciel ensoleillé de Bordeaux, où depuis maintenant trois années, elle erre sur les bancs de la fac... Aujourd'hui, Claire fait du graphisme et des études pour garder les pieds sur terre, mais n'aspire qu'à une



ANTHONY ROJO Photographies

Anthony, 26 ans, photographe de presse, graphiste et blogueur! ... On développe un peu plus ? Il a intégré l'équipe de FACES B comme photographe et iconographe et part ainsi à la recherche des images qui illustreront les articles de ses « collègues ».

Il partage son temps entre son appareil photo et son ordinateur, mais également entre le net et sa ville. Le mélange de ses déambulations, c'est [ZeBlog]La Parenthèse Graphique!

www.anthonyrojo.canalblog.com Son Bordeaux en photos et en actu, mais aussi du graphisme et autres geekeries qu'il partage avec vous quotidiennement.

www.anthonyrojo.com



VÉRONIQUE ZORZETTO Rédactrice

Bien qu'ayant connu le slow dans les bals populaires de sa campagne originelle, Véronique Zorzetto est une décomplexée (ou presque). L'ex-Parisienne néo-Talençaise garde un souvenir ému du métro empli de diversité, tout en s'occupant désormais de l'aguicheur tramway à l'œil de biche. Elle ne sait pas bien lequel de ses talents - de féministe peu féminine, de maman pas poule ou d'ingénieur danseuse rêveuse - lui a assuré sa sélection pour l'aventure Faces B. Mais peu importe! C'est toujours en mode doux qu'elle se rendra aux interviews et autres conférences de rédaction.

www.revedefoin.com



CYRIL JOUISON Rédacteur

Comme tout ce qui nous définit maintenant est précédé d'un dièse... Cyril est : #chef_rédacpost trentenaire urbaine teur_par_ailleurs #photographeur #procrastinateur #footamateur #hasselbladeur #flâneur #serialtexteur #steviewonder #cosy-

corner #twitteur #rêveur #moleskineur #girlyfather #lomographeur #foulesentimentaleur #téléphoneur #giron-#zadig&volteur dinsmoreover #smseur #gentleman_e-maileur #dayclubbeur #facebookeur #voyageur #lecteur #baladeur #nikoneur #regardeur #musiqueur #iPhoneur #alainsouchoneur #petits_bonheurs #polaroïdeur #écouteur #fragile_du_choeur #vernisseur est réputée non-exhaustive

et sans bémol...



LE FURET Rédactrice

Issu du monde de la musique, comme son nom ne l'indique pas, agissant dans l'ombre, mais avec une agilité déconcertante, le Furet est acoquiné sur le web à son aigre-doux acolyte la Fouine. Passeur de mémoire vivante, passionné et partageur, furetant de-ci de-là, fouinant sans vergogne, laissant traîner ses oreilles dans les vastes horizons des musiques actuelles, en y incorporant largement les musiques du monde, le Furet n'a de cesse de révéler, dévoiler, étaler des titres à travers playlists bien senties et chroniques ravageuses.

Plus connu dans l'état civil sous le nom de Anne Dumasdelage (ça casse le mythe hein ? ça déçoit #instagrameur. Cette liste n'est-ce pas ? ou ça étonne au mieux !?), le Furet sera votre hôte pour la rubrique musicale.

Le site du Furet



LAURENCE FESTAL Rédactrice

Comme Mme Bovary, j'ai fui la province pour la grande ville, mais aussi le franc (!) pour la livre, il y a bientôt douze ans. Avant ça j'étais déjà très branchée Londres, ville que je trouvais pleine d'énergie, de personnalité et surtout pleine de promesses. Y étant partie en voyage d'école à 12 ans, j'en revenais attifée de mitaines et genouillères fluos dépareillées, "le dernier cri", jurais-je à ma mère qui, 15 ans plus tôt, avait trouvé à Londres un goût très prononcé pour le thé au lait dont j'avais déjà hérité. Après Topshop, c'est pour Oxford que je suis retournée outre-manche avant de pouvoir enfin m'installer à Londres.

MamzlleL www.pinterest.com/mamzellel

Ont également collaboré à ce numéro Romy Vas (http://luxeglamvolupte.blogspot.fr) et Axel Bergen.

BRÈVES BRÈVES

Brèves



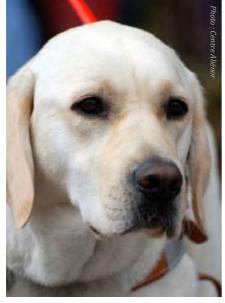


À l'heure où l'on n'en finit jamais de nous brandir les dangers que court notre identité nationale, où de faux débats sur le hallal et l'extrémisme (pourtant réduit à une minorité congrue), la verte députée européenne Hélène Fautre a publié, peu avant l'échéance des élections présidentielles, trois vidéos très didactiques qui font la nique aux idées reçues sur l'immigration.

Ainsi, le coût de l'immigration est mis à mal par des réalités économiques chiffrées, démontrant que les régularisations rapportent à l'État et que les migrants sont les meilleurs acteurs de l'aide internationale au développement...

À mettre devant tous les yeux!

www.liberation.fr/societe/01012400151il-est-temps-de-reconnaitre-que-l-immigration-est-benefique



TRANSFORMEZ UN CHIEN **EN SUPERHÉROS!**

Le Centre Aliénor de Mérignac, école de chiens guides d'aveugles, recherche toute l'année des familles d'accueil pour éduquer ses chiots et les préparer à leur fabuleux destin. Le principe : le Centre élève des chiens (labradors et golden retrievers) et les confie à l'âge de 2 mois, tatoués, vaccinés, à des familles bénévoles dûment formées par l'école, qui s'engagent à leur inculquer les bonnes manières et leur apporter tout l'amour et l'attention nécessaires à leur épanouissement, pour une durée de 12 à 18 mois. Il s'agit de transformer un petit animal turbulent en un grand chien équilibré, sur les épaules duquel reposera toute la confiance d'un nonvoyant. Dès l'âge de 6 mois, le chiot retournera progressivement à l'école, et une fois tout à fait formé, s'il est jugé « bon pour le service », entre 18 et 24 mois, il sera remis gratuitement à une personne malvoyante. La peine prévisible liée à la séparation n'est qu'un tout petit prix à payer pour une si belle action. Quelle fierté de contribuer à offrir un fidèle compagnon surdoué à une personne malvoyante, qui gagnera ainsi une autonomie importante dans ses déplacements quotidiens!

http://www.chiensguides-alienor.com et au 0800 944 924 (n° vert).

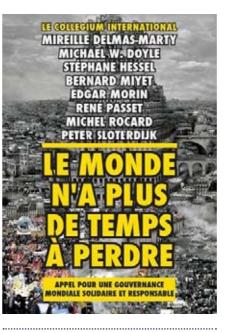


1 CHÂTEAU, 1 ARTISTE: un parcours d'art au cœur des vignes

Du 15 mai au 15 septembre, 10 châteaux mécènes exposent 11 artistes sur 8 appellations du vignoble bordelais. Le ton est donné! Durant quatre mois, les amateurs d'art et/ou de vin pourront ainsi découvrir le travail de différents artistes dans des lieux atypiques. Pour sa 3e édition, cette manifestation propose un regard culturel au sens large. Les univers artistiques se complètent en harmonie. Notez ce parcours passionnant au sein des vignobles bordelais. Une manière de joindre l'agréable à... l'agréable.

Expositions accessibles gratuitement. Visite des domaines, dégustations et présence ponctuelle des artistes dans les expositions. Vernissages et événements ART&VIN ponctuent ce festival.

Catalogue et programme complet sur www.1chateaupour1artiste.org



LE MONDE N'A PLUS **DE TEMPS À PERDRE!**

Après le succès d'Indignez-vous, Stéphane Hessel tire de nouveau la sonnette d'alarme avec ce titre concocté en collaboration avec sept autres personnalités politiques et intellectuelles internationales, dont l'ancien Premier ministre Michel Rocard, les philosophes Edgar Morin ou Peter Sloterdijk et l'économiste René Passet. Face à l'urgence des situations économiques, environnementales et sociales, ils présentent, dans cet ouvrage, une nouvelle façon d'administrer le monde. Initié par le Collegium International, ce livre vient en appui de l'appel qui devait être déposé à l'ONU en avril par les auteurs, avec de nombreuses autres personnalités.

C'est la dernière parution des éditions Les Liens qui libèrent, une maison pas comme les autres, fondée en association avec Actes Sud, qui épouse les thèses humanistes, explore les questions de la crise des liens dans notre société, bref, propose une autre vision du monde.

http://www.editionslesliensquiliberent.fr http://www.facebook.com/pages/Les-Liens-qui-Libèrent/101706183211005



NUITS DE RÊVE

C'est un petit festival niché dans les montagnes de Haute Loire. À l'orée d'une clairière ou d'une rivière de pierres, les gentils (géniaux) organisateurs bénévoles élaborent une programmation éclectique et pointue pour le week-end du 14 juillet. Au programme: théâtre, spectacles pour enfants, danse contemporaine et cette année, une performance de street art. Écofestival précurseur, Nuits de rêve est un lieu de découverte artistique et une pause inattendue pour tous les stressés citadins qui viennent y trouver une ambiance propice aux rencontres, artistiques ou pas, à la guinguette. 12 juillet soirée d'ouverture, 13 juillet danse contemporaine, clown et rock pour les enfants (The Wackids), 14 juillet rock français (Seb tout seul), spectacle pour enfant et théâtre, 15 juillet soirée de clôture avec Les Elles.

http://www.revedefoin.com

On aurait pu en parler...

PREMIÈRE PIERRE **AUX VIVRES**

Le 19 mars dernier, Jean-François Buisson, sculpteur bordelais, posait la première pierre des Vivres de l'art. L'atelier de l'artiste sera alors inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO, dans le cadre de «Bordeaux, port de la lune».

OPÜS BOHÈME

Mais qu'est-ce qui se tram? Le 26 avril, le collectif « d'artivistes » bordelais, créé par Anne-Sophie Annese Michaud et Max Dubois présentait une exposition photographique autour du thème du tramway.

22 artistes ont présenté leurs clichés à l'Epicure, bistro-cosy de Bordeaux.

Châteaux Bordeaux, épisode 2 est disponible.

L'ænologue est le second opus de la série créée par Corbeyran (scénario) et mis en dessin par Espé. Editions Glénat.

En vente dans toutes les bonnes librairies.

8 • FACES B FACES B • 9 ART



Robert Combas, flashback L'enfance de l'Art & du Rock

GREATEST HITS: une exposition « Rock on the wide size/wild side ». On commence par le début, on finit par la fin. « Ça va être plein de peinture! Ça va faire très peur! » Portrait de Robert Combas, un artiste visionnaire.

Après avoir célébré Andy Warhol, Keith Haring en 2008, puis Ben en 2010, le MAC de Lyon accueille Robert Combas, devenu, en une trentaine d'années, l'un des chefs de file de la Figuration libre (avec Hervé Di Rosa et François Boisrond), un courant qui emprunte autant à l'art brut qu'aux Naïfs, au graffiti qu'au Pop art. Tout le Lyon « bobo » s'était donné rendez-vous pour le vernissage de l'exposition branchouille de l'année et même Ben avait fait le déplacement avec sa DV, filmant le barnum...

Greateast Hits est la première grande exposition consacrée à l'artiste français Robert Combas : jusqu'au 15 juillet 2012, le Musée d'Art Contemporain de Lyon, la ville où l'artiste est né en 1957, met en vedette plus de 300 œuvres en provenance d'Europe, des États-Unis et d'Asie, qui ont envahi les trois mille mètres carrés du musée.

Organisée par Richard Leydier, épaulé par l'artiste luimême, la rétrospective commence avec le travail effectué par Robert Combas à l'École des Beaux-Arts de Montpellier, puis continue avec ceux de la période «Pop Art», pour exceller avec le «Combas Style», d'où émergent les figures euphoriques récurrentes dans toutes ses compositions.

Simple mélange de Keith Haring et de Ben pour certains, ce provocateur à la ressemblance frappante avec David Lynch, à la bouille d'éternel adolescent et qui se qualifie lui-même de sauvage, ne laisse pas indifférent...

Combas propose une forme d'art qui se rebelle contre tout régime, qui implique le visiteur avec son énergie typique de la banlieue parisienne des années 80. « Dans un contexte comme celui-ci », a déclaré l'artiste, « la seule chose à faire était de s'amuser et essayer de peindre quelque chose. »

L'exposition se nommant *Greatest hits*, la musique est donc à l'honneur au troisième étage avec des murs entiers de vinyles choisis avec goût, où Dennis Wilson côtoie Tim Buckley, T-Rex ou Burt Bacharach pour servir de mur aux peintures de guitaristes.

Combas fait de la peinture comme on joue une chanson rock : ses toiles sont mordantes, colorées, intrusives, euphoriques, le rock et la pop en couleur ! Mélange a priori improbable, *Greatest Hits* et les peintures rupestres vivent en symbiose : la vision des œuvres est accompagnée par le fond musical choisi dans la collection de disques de l'artiste.

Pour rester au plus près du processus de création, le Mac Lyon a choisi de placer un atelier/studio au cœur de l'exposition: ainsi l'artiste peint et compose de la musique devant les visiteurs qui découvrent en même temps sa rétrospective et ses dernières créations.

Éclectique et excentrique, Combas est non seulement un peintre mais aussi un sculpteur, musicien et fondateur d'un groupe de rock à la fin des années 70. Un artiste qui, dès son jeune âge, créa des peintures et des sculptures, mais développa également ce qu'il nomme des « pratiques satellites ». Pour une grande part, le principe de ces séries annexes est de transformer par le dessin ou la peinture.



des images préexistantes d'autres créateurs. Au fil des ans, l'artiste est intervenu sur des sérigraphies (des tirages papiers des *Marylin* d'Andy Warhol, pour la série des *MarylinCombas*), ou encore des esquisses d'étudiants en école des beaux-arts, réalisées d'après des modèles vivants ou des reproductions en plâtre de sculptures antiques (la série des *Tatouages académiques*). Les satellites comptent aussi dans leurs rangs un grand nombre de photos repeintes. La photographie est apparue en 1997-98, lorsque l'artiste fut invité, avec Ben, à concevoir une exposition à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne. À cette occasion, il peignit sur des photos d'archives du conflit de 1914-18.

La peinture de Robert Combas est une peinture excédante, qui foisonne de motifs, de mots, de détails... et une peinture qui divise! Elle oppose, d'un côté, les inconditionnels de Combas – et ils sont nombreux, à en juger par les premiers chiffres de fréquentation de cette exposition- qui voient en lui un génie dénigré, et de l'autre ceux qui n'apprécient guère ce genre de peinture bavarde et criarde. L'auteure de ces lignes fait clairement partie de la première catégorie. L'artiste sétois est un coloriste formidable et un dessinateur hors pair, que l'on apprécie d'autant plus dans les rares moments d'épuration graphique. Comme dans cette tête d'homme en noir et blanc, personnage évoquant Van Gogh que l'on retrouve dans une toile monumentale le représentant au milieu d'une végétation luxuriante, qui est une des toiles les plus étonnantes de l'exposition. De ses images se dégage également une réelle bonne humeur. Les personnages ont la banane, les petites sculptures la jambe légère et enthousiaste, les chaussures sont davantage des savates de clowns, et même le Dormeur du val sourit! Une bonne humeur qui anime également les clips qu'il a réalisés avec son groupe Les Sans Pattes (« Stoogiens » à souhait). Robert Combas c'est le Pop-art flamboyant, Walt Disney et Jackson Pollock réunis! Un artiste (de figuration) libre qui « ne renie ni sa volonté de culture, ni ses instincts primitifs ».

C'est une peinture qui ne séduira pas tout le monde, mais c'est une œuvre honnête, brutale et joyeuse à la fois. Il est l'un des rares artistes encore vivants de cette importance et à tous ceux (il y en a toujours), qui auront envie de se dire:
- « Demain, j'en fais autant! » Je répondrai: « que faitesvous aujourd'hui? » En fait, ça se passe de commentaire...
Monsieur Combas, vous avez du génie comme pain quotidien que l'on partagerait bien!

Romy Vas

3 questions à... Robert Combas*

État présent de votre esprit ?

Moyen. Je ne suis jamais serein mais je suis positif, optimiste. Mon état d'esprit est toujours moyen. Sur le plan professionnel, je suis toujours assez haut. Il y a dans ma peinture un optimisme, même si on est quand même dans la merde. Je n'y pense pas tous les jours, bien sûr, mais dans ma peinture, ça se reflète. Mais dans la réalité, je parais inquiet sinon paranoïaque à la vue des autres.

La réforme que vous admirez le plus ?

J'aimerais bien qu'on enlève l'impôt sur le revenu.

Votre devise?

Ma devise, c'est de pouvoir évoluer de la manière qu'on peut, de pouvoir continuer à apprendre. C'est un pouvoir. J'ai déjà le pouvoir d'étudier et d'avoir un métier qui se prête à ça.

* Source : http://www.combas.com

Robert Combas : Greatest Hits, jusqu'au 15 juillet au Musée d'art contemporain de Lyon - Cité Internationale : 81 quai Charles-de-Gaulle, Lyon 6èm. www.mac-lyon.com, 04 72 69 17 17. Du mercredi au vendredi de 11 à 18 heures, les samedi et dimanche de 10 à 19 heures.



Eldorado

Romann Ramshorn est un photographe français, né en 1977 à Brive-la-Gaillarde d'un père allemand et d'une mère naturalisée française. Enfant, il grandit en Périgord dans une maison isolée au milieu des bois, sans eau courante ni électricité, puis au sein du petit village le plus proche. En 1985 ses parents abandonnent la vie champêtre pour vivre de la photographie publicitaire en Corrèze. Brive est une cité tranquille, mais ce passage du rural à la ville suffit à apporter une double identité à un adolescent aussi sensible aux saisons et à la terre qu'aux cultures urbaines. En 1996, il part étudier à Bordeaux. Il y obtient une licence en Philosophie en 1999, pour finalement se consacrer à la photographie, séduit par son apparence directe et immédiate.

A la croisée des techniques actuelles, Romann réalise ses prises de vue en argentique, développe lui-même ses films, tout en les numérisant ensuite avec un scanner dédié aux négatifs. Habité par le souvenir, porté par son temps, son univers navigue entre les courants «post-humaniste» et «subjectif» de la photographie, dans un style tantôt fortement graphique, tantôt granuleux, flou et sombre, dissimulant des tensions multiples et inconciliables. Toujours en mouvement, en lente évolution, sa vision complexe, mais simplifiée à l'extrême, s'écrit au long de voyages à la fois oniriques et solitaires, aussi bien sur les routes qu'à travers les rues.

Découvrez le regard photographique singulier de Romann Ramshorn dans son ouvrage, Eldorado, Editions du ni Plossu ni Sluban.15€.

http://www.romannramshorn.book.fr/









Sans titre © photo Romann Ramshorn





Sans titre © photo Romann Ramshorn

DOSSIER : LA LENTEUR

Au secours, tout va trop vite! Comment retrouver sa tortue intérieure?

Où vous situez-vous personnellement sur l'échelle de l'urgence ? Surfez-vous dans les rapides d'un planning de plus en plus fou ? Ou ramez-vous, pour maintenir votre barque à flot, entre tourbillons professionnels et remous privés ? Ou bien êtes-vous en train de vous noyer, submergé par les vagues de vos innombrables obligations ?

Le culte de la rapidité nous a contaminés, c'est le moment de lever le pied. Vous en avez assez du rythme infernal qu'il faut suivre pour ne pas rester sur le bord de la route ? Le moment est venu d'adopter la «slow attitude»!



Si vous parcourez cet article en surveillant la cuisson du rôti, tout en pensant à la réunion de demain, sachez que vous n'êtes pas seul(e)... Nous vivons une époque où le multitâche est devenu la norme, où l'on court en permanence après le temps, à tel point que l'on ne songe même pas à ralentir.

Notre société est régie par la dictature du court terme. Tout le monde veut tout, tout de suite - formule choisie à bon escient par Morgan Sportès pour le titre de son roman sur le tragique fait divers du « gang des barbares » - et s'en désintéresse souvent aussitôt. Formaté au zapping, on butine l'information de sites internet en chaînes d'actualités en continu, mais les moments sont rares où l'on approfondit vraiment les sujets.

La course à la productivité, au profit, est un autre signe de notre rythme effréné. « Gagner le maximum d'argent dans un minimum de temps, par n'importe quel moyen, est devenu le but suprême », explique la psychosociologue Nicole Aubert dans son essai Le Culte de l'urgence. « C'est de là qu'est partie la spirale folle, qui a accru le sentiment d'urgence et l'a répandu dans toutes les strates de la société, jusque dans nos vies intimes. »

Notre propension à la vitesse pervertit même les jeunes générations. Les pouvoirs publics s'inquiètent de cette jeunesse adepte du *binge drinking*, cette consommation excessive de boissons alcoolisées qui vise à s'enivrer le plus vite possible.

Dans les entreprises, on note une impatience de plus en plus grande et une frustration liée à l'impossibilité de suivre le rythme, comme le montre Luce Janin-Devillars, psychanalyste, auteure de *Être mieux au travail* (éd. Michel Lafont). Il faut joindre son interlocuteur dans la minute, répondre aux courriers électroniques dans l'heure, obtenir ce poste ou cette promotion tout de suite. Selon le psychologue anglais Guy Claxton, l'accélération est désormais notre seconde nature : « *Nous avons développé une intériorisation psychologique des notions de vitesse, de gain de temps et d'efficacité maximale, qui se renforce de jour en jour.* »

Pourtant, agir dans l'urgence est souvent synonyme de mal faire. Pour Étienne Koechlin, directeur de recherche à l'Inserm au sein du laboratoire de neurosciences cognitives, « l'homme n'est pas multitâche. Notre cerveau ne sait traiter efficacement que deux tâches en même temps. »

Nous sommes devenus des consuméristes du temps, plus que des hédonistes. Mais comment en sommes-nous arrivés là?

Petite histoire de la vitesse

Jean-Louis Servan-Schreiber, éminent spécialiste de la gestion et de l'art du temps, raconte la genèse de la course à la vitesse : « Pendant cinq mille ans, seule notre plus noble conquête, le cheval, nous permettait d'aller plus vite que nous-mêmes. Encore fallait-il dix jours pour traverser la France en diligence. Au galop, nos coursiers ne pouvaient se maintenir qu'autour de vingt-cinq kilomètres à l'heure, la vitesse d'un vélo de tourisme. Les tout premiers trains, au début du XIX^e siècle, ne faisaient guère mieux. Mais ils se sont rapidement lancés dans la course aux records. En 1825, l'ingénieur anglais Stephenson faisait culminer sa locomotive à quarante kilomètres à l'heure, dans une descente. La course aux records était lancée, pour cent soixante-quinze ans. »

Depuis le début du XX^e siècle, la vitesse de transfert des informations a été multipliée par dix millions et la vitesse des moyens de transport par soixante, de la calèche à l'avion à réaction. L'accélération technique semble illimitée. Pourtant, le conducteur d'une voiture capable de rouler à plus de 250 km/h n'est pas autorisé à le faire. Le Concorde, fleuron de l'innovation française, ne vole plus depuis le crash de juillet 2000. Faut-il y voir le signe d'un ralentissement ou d'une stagnation ?

Imaginons que la vitesse soit morte, l'accélération n'en continue pas moins. La pression sur notre temps s'accroît, nous avons de plus en plus le sentiment d'être débordés par les tâches à accomplir, par les informations à traiter dans les délais de plus en plus réduits. Quant aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, censées nous faciliter la vie, elles n'ont pas desserré l'étau autour de notre temps, bien au contraire.

Notre rapport au temps

« O temps, suspends ton vol! Et vous, heures propices, suspendez votre cours! Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours!» Dans cet extrait du Lac, Alphonse de Lamartine exprime son angoisse face au temps qui passe, abordant ainsi une notion très développée dans la littérature occidentale: la fuite du temps. À l'inverse, il nous arrive de voir le temps s'étirer considérablement, lors d'un sentiment d'ennui profond, par exemple. Ainsi il s'agit de s'interroger sur la fuite du temps, et donc d'élaborer une réflexion sur l'éloignement, l'écoulement rapide et l'instabilité de ce changement continuel et irréversible qu'est le temps.

« Allongé dans les groseilles / Regarder passer le soleil / Ressentir du temps la caresse / Puisque c'est une douleur vive / Que nos vies tellement fugitives / Se dire que jamais rien ne presse / Slow down! Doucement! » Alain Souchon

DOSSIER: LA LENTEUR DOSSIER: LA LENTEUR



Quelle est l'origine de cette fuite, et quelles en sont les conséquences pour l'homme ? Le concept de fuite du temps n'est-il pas étroitement lié au caractère subjectif de notre rapport au temps ? Enfin, si le temps fuit véritablement, peut-on se soustraire à cette fuite ou ne doit-on pas plutôt adopter une morale nous indiquant comment faire bon usage du temps? Mais quel en est le bon usage? Celui qui s'accorde le mieux avec la condition humaine et qui se vit au présent?

En certaines occasions, il convient de planifier nos divers engagements, afin d'user de notre temps efficacement, de mettre à profit chaque instant et de n'en perdre aucun, suivant une logique de rentabilité maximum. Notre nature d'être humain, par essence mortel, nous conditionne à considérer le temps comme une denrée rare, comme une espèce en voie de disparition. Notre temps de vie sur Terre étant compté, il convient de l'utiliser à bon escient, selon une logique de productivité. Plus on accomplit de tâches en un minimum de temps, plus on se sent efficace. Vivre dans l'urgence peut être un moteur : «Plus j'agis, plus je vaux.» En 1982, le médecin américain Larry Dossey a inventé le concept de « maladie du temps » pour décrire cette croyance obsessionnelle selon laquelle « le temps s'enfuit, qu'il n'y en a pas assez et qu'il nous faut pédaler pour le rattraper.»

Le temps est universel car il est le même pour tous les hommes. Jean-Louis Servan-Schreiber (encore lui) rappelle s'il en était besoin, que « le stock de temps est le même pour tous. Les 24 heures sont la donnée la plus égalitaire de l'espèce humaine. Et pourtant chacun parle et agit comme s'il en était autrement, avec des expressions comme "gagner du temps", "perdre du temps", sottise que cela, puisqu'on ne peut faire ni l'un ni l'autre, puisque nous disposons tous de la totalité. Cela n'a pas changé depuis la création de l'espèce et ne changera jamais, et tout le reste, qui tourne autour, n'est qu'une question d'aménagement, de stratégie ou de tactique personnelles, et quelquefois de technique. » Si le temps est le même, il n'a pas la même valeur pour tous.

Chacun use donc de son temps, son propre temps. Aussi chacun est-il libre de ne rien faire de son temps, tout du moins, rien de profitable en apparence. Le temps est un luxe accessible. Est-ce ne pas en jouir que de le gaspiller, que de le voir fuir les pieds en éventail sans paniquer ? Et si ce temps « perdu » était plutôt un gain ultime ? Qui sont les véritables jouisseurs de la vie : ceux qui multiplient les activités pour ne pas en perdre une miette ou ceux qui prennent du temps pour eux et ceux qu'ils aiment, qui savent redécouvrir les bonheurs simples?

Car on se dit souvent que la routine nous épuise et que l'on a besoin de temps pour soi. On pourrait ainsi se rallier à Jean-Jacques Rousseau qui accuse la société de pervertir l'Homme naturel, la liberté naturelle, l'évasion, les loisirs purs ou existentiels. Pascale d'Erm, auteure de Vivre plus lentement, considère le choix de ralentir comme « une démarche moderne qui part d'une prise de conscience de nos besoins réels. En harmonisant les rythmes individuels et collectifs, on fait du bien à la planète et on gagne tous en productivité et en bien-être. »

Ralentir, c'est se concentrer sur l'essentiel

Nous ne sommes pas condamnés à suivre ce rythme effréné. Tout un mouvement de résistance est déjà en train d'inventer une autre façon de vivre le temps. Quelques irréductibles ont choisi de ralentir, dans tous les domaines : travail, alimentation, sport (conduire moins, marcher plus), vie de famille, urbanisme. Parti d'Italie et bien implanté dans toutes les sociétés, notamment au Japon et aux États-Unis, le *slow movement*, impulsé par le journaliste

gastronomique Carlo Petrini, propose un bouquet de pistes à la fois sensuelles et conviviales. Chaque individu peut se réapproprier son temps, sans se débrancher du réseau mondial. Comment faire? Toutes les techniques immobiles ou en mouvement préconisées par les cultures orientales nous y aident, mais aussi le sport, la prière, le jeu, le chant, la danse, le vélo, tout ce qui peut nous aider à faire un pas de côté, à nous recentrer, pour retrouver, ne serait-ce qu'un instant, le silence et le calme en nous. Mais il paraît que le véritable secret permettant de sortir de la course folle, c'est celui que nous enseignent les sages depuis la nuit des temps : le contrôle et la conscience de notre respiration. La bonne nouvelle, c'est qu'aller moins vite permet systématiquement d'aller mieux. C'est sans doute pour cette raison que la tendance s'inverse peu à peu et que l'éloge de la lenteur gagne tranquillement le grand public.

Comme le sociologue Edgar Morin le déplore : « On a perdu beaucoup d'art de vivre dans nos vies chronométrées». Le conditionnement social de la vitesse nous empêche souvent d'aller à l'essentiel, au plus simple. La simplicité fait son grand retour dans un vaste courant qui s'exprime aujourd'hui. C'est l'un des aspects de la voie minimaliste : le « moins » est un nouvel objectif qui ne vise pas seulement à éliminer les choses ou les actions, mais à leur redonner du sens, comme l'explique Dominique Loreau, « coach du vide ». Pour elle, « apprendre à vivre dans la simplicité relève de la pratique spirituelle ».

Nous sommes de plus en plus nombreux à réfléchir à une véritable manière de simplifier notre vie. Bien sûr, nous bénéficions d'un maximum de biens matériels, mais c'est pourtant du plus simple dont nous avons besoin pour souffler un peu : la fraîcheur d'un bouquet de fleurs, par exemple, ou encore la chaleur du bois, la douceur d'un souffle de bébé, des petits riens qui paraissent tellement banals qu'on les oublie trop souvent dans notre course quotidienne.

On dit que la vie n'est pas simple et que le bonheur est rare.

Pour Philippe Delerm, il tient en trente-quatre petits plaisirs. Il évoque dans *La première gorgée de bière et autres plaisirs* minuscules, tour à tour, sous forme de petites séquences, la satisfaction immense qu'il tire tantôt de petits gestes insignifiants, tantôt d'une bienheureuse absence de gestes. Toutes les saisons sont évoquées dans ce court ouvrage délicieux qui s'apparente à un manuel du bonheur à l'usage des gens trop pressés. Grâce à ce traité de vie simple, Delerm nous rappelle que prendre le temps, socialement ou pour soi, n'est pas une perte de temps.

L'écrivain Pierre Sansot, dans son livre Du bon usage de la *lenteur*, nous rappelle, avec sagesse et simplicité, que « *l'art du peu n'est pas peu de chose* » et que le redécouvrir devient une tâche urgente, voire une mission de salubrité publique.

Parmi les exemples à suivre pour mettre la pédale douce, retenons celui des tortues : en étant économes de leurs mouvements et en les exécutant au ralenti, elles peuvent vivre facilement 150 ans. Tandis que sur l'île d'Okinawa, au sud du Japon, où la proportion de centenaires est plus élevée que partout ailleurs dans le monde, on pratique assidûment le taï chi, cet art martial source de relaxation, de force et de bien-être, où la précision et la concentration importent davantage que la vitesse d'exécution. Le maître zen Taïsen Deshiaru disait : « Le geste n'est rien sans l'arrêt du geste, car c'est bien ce dernier qui conduit au geste juste ». À méditer!

Caroline Simon et Romy Vas

À lire / Bibliographie

Pascale d'Erm Vivre plus lentement – éditions Ulmer Carl Honoré **Éloge de la lenteur** – éditions Marabout Milan Kundera La lenteur – éditions Gallimard

Jean-Louis Servan-Schreiber **Trop vite!** – éditions Albin Michel Nicole Aubert Le culte de l'urgence – éditions Flammarion Philippe Delerm La première gorgée de bière et autres plaisirs minus-

cules – éditions L'arpenteur Paul Lafargue **Le droit à la paresse** - éditions Mille et Une Nuits Hartmut Rosa Accélération, une critique sociale du temps - éditions

Le magazine **CLES** et ses dossiers thématiques : www.cles.com



DOSSIER : LA LENTEUR





Nous sommes des coureurs de fond dans une société qui impose sa forme et son rythme. Procrastiner peut alors affirmer un certain mode de résistance.

Peut-être vous rappelez-vous d'une très vieille chanson interprétée par Fernand Sardou, le père de... La référence musicale vous paraît hasardeuse ? Elle l'est! *Aujourd'hui peut-être*, cette chanson de 1946 évoque une certaine idée de la société. D'une région aussi. Une fois toutes ces idées reçues passées à la moulinette de la machine à clichés, il reste une idée : et si nous n'étions pas obligés d'entrer dans la course ? Et si nous faisions le pari de la lenteur ? Du « je verrai plus tard ». Du « non, encore un câlin ». C'est une idée. Une envie aussi. Un diagnostic pour d'autres.

Proust procrastinait

Procrastination ? Que signifie ce mot ? Le petit Robert est formel : « tendance à tout remettre au lendemain, à ajourner, à temporiser », Le dictionnaire confirme même cet état en citant Proust (Marcel pas Gaspard) : « Mon indécision, ma procrastination » comme disait Saint-Loup. Cette définition littéraire est limpide. Mais il en existe une seconde. Scientifique, cette fois. Moins glamour évidemment. Diagnostic : le patient souffre de procrastination. Pour la science, voire la psychiatrie, cette tentation de l'ajournement systématique révèle une anxiété profonde, doublée d'une mauvaise estime de soi. Quand des hommes longilignes appliquent certaines théories filiformes, le résultat tombe comme un couperet. Sans appel ni remise de peine. Mais, au fond, qui n'a jamais remis quelque chose à demain? Cette petite faiblesse ne nous perdrait peut-être pas tant que cela...

Perdre son temps, gagner son existence

Au-delà de tous ces signes légers ou alarmistes, il s'agit surtout de notre rapport au temps. A la temporalité. Dans ce grand fourre-tout, il faut donc se dépêtrer avec l'aspect culturel, éducatif et social de ces reports chroniques. Dans certaines sociétés, prendre le temps est une vertu, une manière de gérer les priorités. Dans la nôtre, prendre le temps se mue en perdre son temps. Cruel gâchis. Et si la perte devenait un gain lorsque procrastiner permet de rêver ? Les ténors du marketing nous démontreront le contraire mais nous ne sommes pas dupes. Notre société de claviers nous impose un rythme, le sien, celui de la consommation jetable, celui de « l'avoir-dépendance ». Par conséquent, s'autoriser à reporter au lendemain devient un acte de résistance. Une bravoure romanesque quasi romantique.

Nous sommes face à un véritable choix de vie. En me relisant, je pense simplement que je terminerai ce papier aujourd'hui, peut-être... ou alors demain. ●

Cyril Jouison





Butô, danse du NON!

Si le Butô évoque la lenteur, l'amateur (ou pas) de danse contemporaine peut avoir en tête l'image d'un danseur, presque nu, talqué, grimaçant qui bouge peu et chute, celle du Butoka. Que l'on rejette cet art ou qu'il touche le fond de l'âme, il ne peut laisser insensible.

Le Butô est une danse contemporaine née au Japon dans les années 60. A quel que sannées de la défaite et du traumatisme d'Hiroshima, la société iaponaise mute. Les Etats-Unis imposent leur libéralisme à ce peuple vaincu. Privée de ses repères empreints de tradition, toute la société réagit alors en se jetant à corps perdu dans l'obsession de la perfection individuelle et l'irrépressible envie de surpasser l'occident. Dans ce pays où tout va vite, où une nouvelle culture s'impose, des artistes vont exprimer corporellement leur résistance. Les arts vivants traditionnels (No et Kabuki) ne suffisent pas à Tatsumi Hijikata et Kazuo Ono. Ils créent une expression artistique fortement politique : le Butô (de Bu, danse et Tô, taper le sol). Cet art se pose alors comme un NON à la compétition, NON à la performance. Le Butô est une double révolte du corps et de l'esprit à cette course à la perfection, mais aussi au refus de la simulation : là où la culture judéo-chrétienne prône la sincérité, la société japonaise traditionnelle la considère comme un défaut. Dans le Butô, en recherchant le Vrai et non le Beau, le corps du danseur n'est plus un objet de simulation. Dans les chorégraphies de la première génération de Butôka, le danseur est nu dans de nombreuses pièces, il grimace, il chute. Sa danse est provocante, sincère. Ses mouvements sont lents, en réaction à l'excès de vitesse environnant.

Le rapport au temps est un acte de résistance du Butô

Pour pratiquer le Butô, il faut prendre le temps, celui qui permet d'écouter son corps et de sentir ce qui s'y passe. Le Butôka ne cherche pas à figurer une histoire ou à exprimer une émotion, il donne corps et non forme à ce qu'il exprime. Quand il pratique le Butô, le danseur tente d'incarner un objet : la pierre, l'eau, la plante... Il se met dans «l'état» de

celui-ci. Ce travail implique concentration et maîtrise. Le temps du Butô est un temps organique ou végétal, mais un temps naturel. C'est un travail sur la fertilité des émotions qui réagit à l'agitation stérile de nos sociétés.

Le Butô n'a pas vraiment de norme ou de code. Cependant les créateurs ont élaboré des exercices assimilables à des katas au judo. Ce langage n'enlève rien à la spontanéité primitive du Butô. Le danseur crée en fonction de son histoire. Il goûte son mouvement, le digère. La création chorégraphique dans ce contexte est lente aussi, permettant la maturation et la recherche. Devant ce spectacle du temps et de l'espace dilatés, le spectateur de Butô est déconcerté car touché : pour lui aussi le temps est suspendu, la danse n'est plus dans une temporalité commune et familière.

Le Butô est pratiqué partout à travers le monde. Au japon, il est plutôt underground, peu compatible avec les valeurs d'excellence de la société, auxquelles il est une réaction. Mieux considérés en Europe et aux Etats-Unis, les danseurs bénéficient d'un espace de création et la pratique historiquement liée à l'expressionnisme allemand, se nourrit de différentes formes de danse contemporaine, qu'elle nourrit en retour.

Lors d'une conférence dansée de sa compagnie Medulla, implantée à Bordeaux, ou autour d'un café, Naomi Mutoh n'est pas avare d'explications sur le Butô. Elle appartient à la troisième génération de Butôka et a notamment dansé avec Carlotta Ikéda, grande chorégraphe de Butô. Medulla, compagnie composée de Naomi Mutoh et de Spina, groupe de rock bordelais, présentera *Persistance* au Glob Théâtre à Bordeaux, du 19 au 26 Octobre 2012 : « une danseuse et deux rockeurs entrent en Persistance contre l'immédiateté et la course à l'éphémère ». • Véronique Zorzetto

DOSSIER : LA LENTEUR



Un village où il fait bon vivre

C'est un trou de verdure où chante une rivière (la Charente coule à quelques kilomètres...). Situé près de Cognac, au cœur des vignes, Segonzac et ses 2200 habitants se sont convertis il y a deux ans à la philosophie du « slow ». Le village a été le premier de France à recevoir le label Città Slow le 8 mai 2010. Au-delà d'un simple affichage marketing providentiel pour cette petite commune, réside une véritable démarche pour améliorer la qualité de vie.

Un label écologique et humaniste

Le label international *Città Slow* (ville lente), créé en Toscane en 1999, à la suite du mouvement *Slow food*, est décerné à une commune après validation de 60 critères liés à la qualité de vie, à l'équilibre alimentaire, à la préservation de l'environnement, à la santé et au bien-être des citoyens.

Il s'agit là d'une véritable réflexion autour de nos choix de développement, plus en harmonie avec la planète, mais également d'une nouvelle approche concernant le « mieux vivre ensemble ».

Des réalisations concrètes

Grâce à l'impulsion de sa jeune Maire, Véronique Marendat, les choix d'investissements à Segonzac se font dans le respect des critères du label. La réduction de la consommation d'énergie s'est imposée dans tous les lieux publics : école, médiathèque, maison de retraite... Une large place est donnée aux espaces verts et aux pistes cyclables : la voiture est tolérée, pourvu que la vitesse soit réduite.

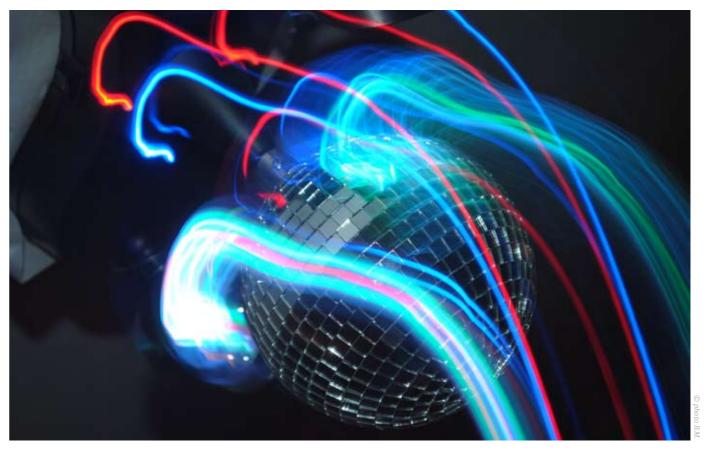
Les producteurs locaux sont mis à l'honneur dans l'épicerie du village, qu'ils occupent à tour de rôle, le marché local favorise exclusivement les producteurs des terroirs alentours. Les Segonzacais sont locavores! La municipalité a proposé des parcelles de jardin, pour que chaque habitant puisse y faire cultiver ses propres légumes.

Au-delà de l'écologie, la philosophie slow se fait également sentir dans les rapports humains : les habitants prennent le temps de se parler, de se connaître, ils exercent leur citoyenneté dans des associations. Et même si les plus sceptiques ont d'abord trouvé péjoratif d'être considérés comme « lents », une large majorité adhère à présent à cette démarche du « bien vivre ».

L'escargot, emblème du mouvement *Città Slow*, va comme un gant à cette commune charentaise, car les habitants du département sont surnommés les « cagouillards » en référence à cet animal. Ce gastéropode, certes, prend son temps, mais avance toujours avec détermination et ne recule jamais. • *Caroline Simon*

Pour en savoir plus http://www.cittaslow.org/





Slow qui peut

La jeunesse actuelle est venue au monde grâce aux anciens « intermèdes de musique douce » prévus dans toutes les boums, fêtes et boîtes de nuit des générations pré-internet, que l'on appelait les slows. Témoignage.

1988. 14 Mai. 15h58. La salle immense s'assombrit quelque peu. Les garçons et les filles prennent leurs distances. Timides. Laurent s'approche. Il fixe Nathalie dans les Kickers. Son appareil dentaire fraîchement posé, il murmure un sirupeux « tu danses ? ». Elle annonce un «wwwouiii» rougissant. Les voilà seuls au monde, sur une piste de danse désertée. L'un en face de l'autre. L'un contre l'autre. Emoi maximal lorsque retentit le fameux break de saxophone. « Ta lalala la lalala». Deux tourtereaux postpubères adoubés par George Michael et son déjà vieux *Careless Whisper.* Le ton d'une vie est donné.

Les moins de vingt... euh trente ans ne comprennent pas. Mais mieux que *youporn**, ces instants expriment une dramaturgie érotique très intense. Il faut se lever. Braver le regard des copains, penauds mais railleurs. Se défaire du regard de la « belle Peggy du Saloon » qui bat des cils comme une luciole aguichante. Une fois cette témérité affirmée, le plus dur reste à venir. Au départ, jauger la bonne distance. Pas trop près mais pas trop peu. À la fin du premier couplet, se rapprocher davantage afin d'être bien placé pour le refrain. Bien positionner ses mains. Pas trop bas. Surtout pas trop bas. La question de la conversation se pose forcément.

Que dire ? Alors, le cerveau se promet d'être ingénieux. « Vis-tu chez tes parents ?» annonce-t-il à sa copine de seconde. Ou « viens-tu souvent ici ? » provoque-t-il à sa

camarade de lycée. A cette époque, les filles souriaient, indulgentes. Oh... le refrain. Les deux jeunes corps se rapprochent jusqu'à se toucher. Les amples pantalons Dockers se révèlent des alliés de choix. Après le premier slow, plus rien n'est jamais pareil. L'inconnu(e) ne l'est plus. Un parfum envoûtant. Un relief étranger. Sur le refrain, la vedette peroxydée peut brailler. Qu'importe. Elle peut même faire son coming out. Foutaise. D'ailleurs, à cette époque, cela ne se faisait pas.

A la fin du dernier couplet, les plus hardis s'embrassaient. Les autres ne faisaient qu'y penser. Pendant de longues journées. D'interminables nuits. Finalement, les garçons et les filles faisaient connaissance avec l'apparence de l'autre. Sans trop en faire. En rêvant juste d'aller, timidement, toujours un peu plus loin. En chanson. Dans la pénombre.

Cyril Jouison

^{*} Site internet de vidéos amateures pornographiques réservé aux plus de 18 ans

PLANÈTE TENDANCES



L'art du recyclage

L'Atelier d'éco solidaire, créé par Fabrice Kaïd, son directeur et Nathalie Kaïd, sa directrice de création, accompagnés des salariés et bénévoles, réinvente les objets et leur donne une seconde vie à la portée de tous les porte-monnaie. La recyclerie créative est née.

Collecter, valoriser, vendre, sensibiliser. Ces quatre mots illustrent parfaitement la démarche innovante entreprise par Fabrice et Nathalie, créateurs et porteurs du projet d'Atelier d'éco solidaire. L'association et ses cinq salariés collectent les encombrants dans les déchèteries, chez les particuliers et en apport volontaire. L'Atelier les répare avant de les transformer en produits. Une fois modifiés, ces anciens « déchets » (mobilier, accessoires, pièces détachées) reprennent une seconde vie. Dotée d'une volonté de fer et forte d'un réseau bien implanté sur Bordeaux, l'association propose aussi de nombreux événements pour sensibiliser le grand public aux gestes qui préservent l'environnement. « Nous avons fondé notre croissance sur le développement de l'inventivité et de la créativité en interne, en collaboration avec des artistes créateurs. Nous voulons répondre concrètement à la problématique de réduction des déchets », confirme Fabrice.

Soutenu par la Ville de Bordeaux, la CUB*, le Conseil général, l'État et la Région, cette démarche connaît un beau succès dans le quartier du Grand Parc. Autour de l'aspect environnemental, l'atelier propose une démarche artistique. Nathalie l'explique : « La direction artistique consiste à mettre en lien toutes les énergies et les spécialités qui composent l'atelier. C'est un projet transgénérationnel, de 24 à 78 ans et transculturel. Cela bouillonne beaucoup mais il faut structurer la création et les compétences ». Leur réussite repose sur l'importance du lien social et sur la sensibilisation des plus jeunes. « *Nous trouvons des*

produits pouvant repartir sur le circuit. Cela permet au final de re-sociabiliser certaines personnes, car quand on est fier de son intérieur, on renoue avec les autres », conclut Nathalie.

En attente d'un centre de ressources plus grand (près de 1000 m²) à Bordeaux, Fabrice fait passer le message : «Nous augmenterons notre capacité de stockage à la dimension du territoire, en favorisant l'apport volontaire. En plus des ateliers, nous souhaitons accueillir des formations pour sensibiliser différents groupes scolaires ou citoyens porteurs de projets dans la région. Ce sera également une vitrine puisqu'il y aura une boutique pour vendre nos productions en matériels bruts ou valorisés. Les revenus générés viendront alimenter une économie sociale et solidaire ».

L'Atelier d'éco solidaire a réussi le pari de redonner vie à des objets en leur apportant une valeur ajoutée artistique et humaine. Pari tenu, à confirmer grâce à l'engagement du plus grand nombre.

Cyril Jouison

Atelier d'éco solidaire 49 rue Pierre Trébord - 33300 Bordeaux 06 72 45 65 81 www.atelierdecosolidaire.com

L'entrepreneuriat nomade : l'aventure asiatique de Julie et Vincent

« Make the world your office », tel est le projet ambitieux de Julie et Vincent. Un voyage de six mois à travers l'Asie pour découvrir le monde des entrepreneurs, travailler dans les espaces de coworking* et apprendre de nouvelles façons de travailler. Des ordinateurs dans le sac à dos des globe-trotteurs, c'est de moins en moins insolite.





... un temps pour visiter © photo Vinc

L'idée de départ était de faire l'expérience enrichissante d'un tour du monde d'un an, comme de simples voyageurs. Mais Julie Beaudouin et Vincent Hétru sont tous deux de jeunes chefs d'entreprise bordelais, elle rédactrice depuis trois ans, lui développeur web depuis un an et demi. S'éloigner si longtemps aurait signifié de repartir à zéro à leur retour, avec le risque de devoir reconstituer totalement leur précieux réseau de clients.

Ainsi, la raison a failli les détourner de cette aventure. Mais l'envie a finalement été plus forte. Ils se sont accordé une période de réflexion, au cours de laquelle ils ont lu le best-seller de Timothy Ferriss, *La semaine de 4 heures*** qui propose une approche différente de nos habitudes de travail : « Travaillez moins, gagnez plus et vivez mieux! ». Provocatrice pour certains, utopiste pour d'autres, mais fort séduisante pour la majorité, cette nouvelle conception du travail invite à devenir le plus efficace et productif possible pour dégager du temps de loisirs, de découvertes ou d'épanouissement personnel. Sans pour autant appliquer à la lettre la méthode Ferriss, Julie et Vincent réalisent qu'il est parfaitement possible de voyager, en continuant leur activité professionnelle et en conservant leur clientèle. Tout est question d'organisation et de maîtrise des technologies de communication modernes, justement de plus en plus adaptées à une utilisation nomade.

Très vite, leur choix de destination se porte sur le continent asiatique, par goût, mais aussi pour des raisons tant économiques (coût de la vie sur place) que technologiques : il fallait trouver des lieux bien couverts par le wifi et la 3G. Un repérage de trois semaines en Thaïlande en décembre 2011 les conforte quant à la faisabilité du projet. Ils y fréquentent les lieux de coworking pour rencontrer d'autres entrepreneurs nomades et apprennent à partager leurs journées entre découvertes et activités professionnelles. Le grand départ, le vrai, a eu lieu le 8 mars dernier. Faces B suivra leur périple sur leur blog*** à travers le Laos, le Cambodge, le Japon et la Corée du Sud, d'où ils rapporteront une véritable enquête sociologique sur ce nouveau mode d'entrepreneuriat nomade. Caroline Simon

3 questions à Julie

Quelles ont été les réactions de vos clients à l'annonce de votre projet ?

Ils ont tous bien accueilli cette expérience, certains avec un enthousiasme débordant, s'engageant à ne pas trop me déranger pendant cette période. Je leur ai répondu que justement, l'idée était bien d'expérimenter le travail à distance et qu'il fallait absolument qu'ils continuent à me solliciter!

Quels sont les principaux objectifs de cette aventure?

D'abord rencontrer des personnes de culture et d'origine différentes, partager et échanger avec elles, découvrir de nouveaux pays, tout en continuant à travailler. Nos clients devront être le moins impactés possible par la distance. Nous devrons leur fournir un travail d'aussi bonne qualité que depuis la France.

Comment allez-vous organiser vos journées et déjouer les décalages horaires ?

Dans la plupart des pays que nous allons parcourir, il y a 6 heures de décalage avec la France. Nous commencerons à travailler entre 16 et 17h, soit 9-10h en France, quitte à retarder un peu le dîner. Seule contrainte pour nous : choisir des hôtels où l'on capte le wifi dans la chambre et pas seulement dans les parties communes.

26 • FACES B FACES B • 27

^{*} CUB: Précisons à nos lecteurs non bordelais qu'il s'agit du petit nom de la Communauté urhaine de Bordeaux

^{*} Le coworking est un type d'organisation du travail qui regroupe deux notions : un espace de travail partagé, mais aussi un réseau de travailleurs encourageant l'échange et l'ouverture

^{**}Aux Editions Pearson

^{***} http://www.buzztrotter.com



Bruno Michaud

Sobre. Graphique. Ces deux adjectifs illustrent parfaitement la peinture de Bruno Michaud. Originaire de Toulouse, cet artiste désormais bordelais a tracé ses gammes dans l'univers normé de la publicité puis du design. Derrière une certaine timidité se révèle un regard aiguisé sur le monde, sur la ville, sur les personnes. Dans ses tableaux, la sobriété de ses traits induit une complète liberté. Ses toiles relatent l'idée du « départ synonyme d'espoir ».

Influencé par les univers urbains, la peinture de Bruno Michaud est marquée par New York, Venise, Rome et Paris. Son auteur scrute chaque ville comme « une prouesse technique et architecturale ». Cette vision précise de l'espace se retrouve également lorsqu'il peint « l'humain ». Si ses influences picturales s'appellent Marcel Duchamp, Andy Warhol et Bansky, ses œuvres se réfèrent à l'héritage culturel de ces trente dernières années.

Très impressionné par le travail de l'artiste indépendant chinois Ai Wei Wei, il rêve à de grandes installations. Histoire de sortir du cadre. Précis, méticuleux, Bruno Michaud nous transporte à travers ses toiles dans son univers très contrasté, avec des dominantes de blanc contre-balancées par des tons appuyés, noirs ou colorés. Souvent rouges. Il nous propose sa vision contemporaine de l'urbain et de l'humain. Une vision, très graphique, marquée par l'importance des racines. De la réflexion.

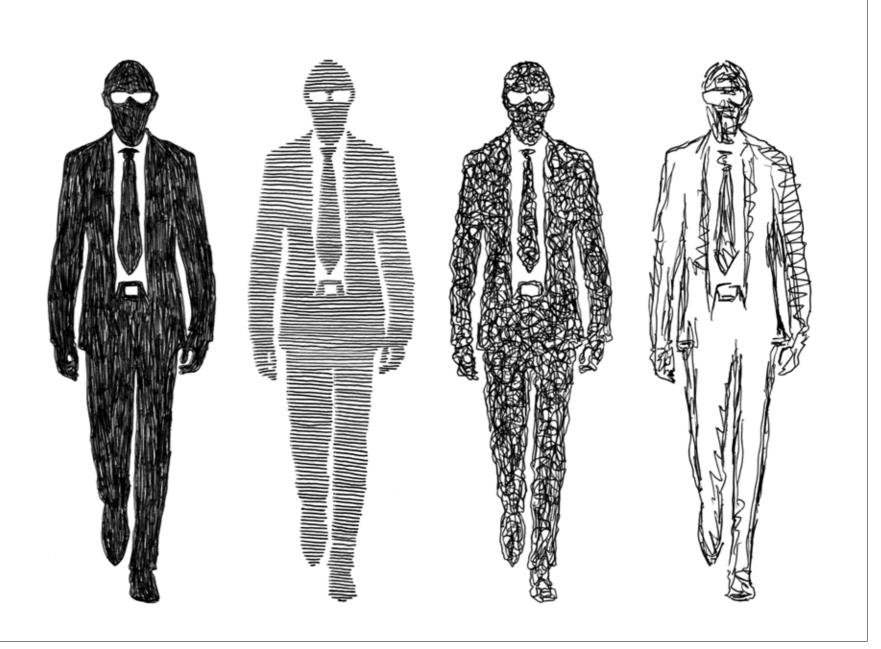
Cyril Jouison

http://www.brunomichaud.com/



Red, acrylique sur toile (116x89cm) © Bruno Michaud





Filaire, acrylique sur toile (54x64cm) © Bruno Michaud





Enfant rouge, Acrylique sur toile (92x73cm) © Bruno Michaud

MUSIQUE



Aquitaine: Pour l'amour du disque

Nom : Fédération des éditeurs et producteurs phonographiques indépendants d'Aquitaine. **Surnom :** Feppia **Objectif :** Développer le réseau de distribution et la diffusion des œuvres portées par les labels aquitains, améliorer la collaboration entre les acteurs culturels de la région, représenter les labels au niveau national.

Rencontre avec Christel Chapin, coordinatrice de cette fédération locale à l'origine d'un regroupement national des labels indépendants.

D'où est venue l'idée d'un regroupement des labels indépendants en Aquitaine ?

Une première tentative de regroupement avait été menée il y a dix ans, notamment à l'initiative de Philippe Couderc (l'actuel président du réseau, également responsable du label Vicious Circle). Tentative finalement avortée car il n'existait pas de soutien à la musique enregistrée à l'époque. La Feppia a été créée en 2007 par une quinzaine de labels, avec le soutien financier de la Région*. L'objectif premier était de pouvoir porter la parole des labels, tant au niveau local que national, en étant pris au sérieux. Le milieu des musiques actuelles a trop longtemps été perçu par les institutions comme bordélique, fonctionnant à la «do it yourself». Aujourd'hui, l'image de la filière s'est améliorée grâce à un dialogue constant et au rajeunissement des représentants institutionnels, qui connaissent mieux notre milieu.

Quel est l'intérêt pour les labels d'y adhérer?

La création indépendante est un secteur en danger depuis plus de dix ans et la crise du disque a mis à mal beaucoup d'initiatives. Quand un projet doit sortir, il finira par aboutir car il y a toujours des passionnés, mais il mettra plus de temps à émerger. Comme il est de plus en plus dur de porter des projets émergents, les labels en réduisent le nombre. La tendance récente est donc à la création par les jeunes groupes de leur propre structure.

Se regrouper permet de sortir de l'isolement, de mutualiser les moyens, les idées, de créer une dynamique, de réfléchir collectivement aux problèmes de distribution, de diffusion, à la politique du numérique et de gagner en représentativité.

* En 2012, la Feppia regroupe 28 labels, des structures associées et adhère au Rama (Réseau aquitain des musiques actuelles), trait d'union entre les publics, les acteurs de terrain et les institutions.

** Outre 40 millions d'euros d'aides déjà existantes, le CNM sera financé par une taxe sur les fournisseurs d'accès à internet (comprise entre 70 et 95 millions d'euros annuels); projet qui ne devrait pas être remis en cause par les élections présidentielles...

Contact et infos

Feppia
12 place de la Victoire
33000 Bordeaux
05 57 59 14 13
contact@feppia.org
www.feppia.org
> Écoute, achat, groupes:
Plateforme musicale créée par la
Feppia et cd1d:
http://1d-aquitaine.com/fr/labels

Photo de gauche à droite : Christel Chapin, coordinatrice Florian Laffont, Webmaster et derrière Jean-Renaud Galtier, chargé



Un exemple : face à la disparition des points de vente, nous avons développé de nouveaux lieux de distribution auprès des libraires et des cinémas, sachant que 80% des ventes de musique en France concernent les supports physiques (CD et vinyles) ; le digital restant à la marge car il est encore associé à la copie gratuite. Pour s'adapter aux nouveaux formats, nous avons aussi créé une boutique en ligne, avec cd1d : 1d-Aquitaine. Nous sommes aussi le relais auprès des institutions.

Un label indépendant aujourd'hui : est-ce viable ?

Non. Un label indépendant qui se contenterait de faire de la production ne peut pas tenir. La production est complètement nécessaire pour développer un projet musical, mais les labels doivent trouver d'autres sources de revenus. Aujourd'hui, ils doivent avoir plusieurs activités : la production oui, mais aussi l'édition, les tournées, le management, etc. De plus en plus, ils accompagnent un projet dans son intégralité. Intégrer une fédération leur permet de s'appuyer sur les autres pour apprendre de nouveaux savoir-faire, pour être mieux diffusés, dans les bacs, sur internet et en radio, bref, pour rencontrer un public. Il faut aussi prendre en compte les nouveaux usages, comme les réseaux sociaux, les vidéos, etc.

Les productions d'Aquitaine se portent-elles bien ?

La Feppia regroupe des labels de taille variée et de tous styles musicaux, (musique traditionnelle, électro, pop, free-jazz, reggae, rock, folk, slam...). En 2011, plus de 80 productions sont sorties de la région. On en compte déjà une vingtaine depuis le début de l'année, dont des noms émergents comme Olivier Depardon, Ewert & the Two Dragons ou Crane Angels. Des labels comme Vicious Circle ou Platinum, qui ont des réseaux et des artistes reconnus tels Rubin Steiner ou Chokebore s'en sortent bien. Soulbeats, qui se consacre au dub, au funk, au reggae et à la soul, a

signé une pointure reggae telle que Groundation. Sept groupes portés par nos labels viennent aussi de participer au Printemps de Bourges : Botibol, Crane Angels, Ewert, Groundation, Pack AD, Petit Fantôme et Tarrus Riley.

Pourquoi avoir impulsé la création d'une fédération nationale?

Nous avons créé la Felin (fédération nationale des labels indépendants) en septembre 2009 avec la plateforme numérique cd1d et d'autres fédérations (Feppra, Feppal, Phonopaca et Allumés du Jazz). Il s'agit de porter à l'échelon national la voix des indés qui, face aux géants de l'industrie du disque et des fournisseurs d'accès à internet, sont les garants de la diversité culturelle. Alors que la loi Hadopi n'a concerné que la répression, nous pensons qu'il faut un vrai volet de soutien à la création.

Quelles solutions sont possibles au niveau national?

Il aurait fallu réagir de façon radicale depuis le milieu des années 90 par rapport aux pratiques existantes (un seul acteur qui fait sa loi pour la diffusion, manque d'aides, filière peu structurée...). La loi sur le prix unique du livre [ndlr: dont le taux de TVA se voit actuellement augmenter, passant de 5,5 à 7%] a sauvé les librairies. Aucune mesure de ce type n'a été prise alors pour la filière musicale. Aujourd'hui, le fait d'être en fédération nous permet d'être autour de la table depuis juillet dernier pour participer à la création du Centre national de la musique (CNM). À l'instar du CNC (centre national du cinéma), cette structure doit rassembler en un seul lieu l'ensemble des «guichets» qui soutiennent la production**. Il y a actuellement sur ce projet une vraie écoute des indépendants. Nous nous battons pour faire reconnaître ces labels et leurs spécificités, pour bénéficier de dispositifs de soutien adaptés. Le CNM ne se fera pas sans nous! •

Le Furet

MUSIQUE

L'éMIXion du Furet

Le Furet fouine, le Furet fouille, le Furet ausculte, creuse, déniche, déterre et met au jour... Non le Furet n'est pas un Anonymous (en cherchant bien vous trouverez même son nom quelque part, terré dans les bas-fonds de ce premier numéro de Faces B), le Furet n'est pas légion*, mais à leur instar, il ne pardonne pas la faute de goût, il ne tolère pas l'invasion intrusive du mainstream sur nos vies, l'uniformité des sons qui appauvrit les sens, la standardisation désincarnée d'une variété mondialisée... Ici tout est flux, vibrations et sensibilité : respirez!



GOÛT D'ORIENT

Haïdouti Orkestar : Dogu

Quand une fanfare balkano-turque créée en région parisienne ouvre grand ses écoutilles pour explorer les sonorités du monde ottoman dans son entier : de la Macédoine au Liban, d'Arménie en Azerbaïdjan, de Bulgarie en musiques roms. Attirant.



EN APESANTEUR Patrick Watson:

Adventures in your own backyard Lavoix du Montréalais Patrick Watson flotte dans les airs, transcende les non-dits, fuit les on-dit pour illustrer la magie d'une mise en orbite, la beauté de la légèreté dans l'espace à travers un folk auto-revendiqué «de science-fiction». Merveilleux.



HIP-HOP REVISITÉ

Quakers: Quakers

Le hip-hop revu et corrigé fort intelligemment par trois producteurs - dont la tête pensante de Portishead Geoff Barrow – et une écurie d'une trentaine de MC, rappeurs et soulmen pour 41 titres puissants et révélateurs.



LUMINEUSEMENT SOMBRE *Whomadewho: Brighter*

(new wave ?). Brillant!

Autant attirés par les riffs planants que les basses lourdes et les rythmes disco, les Danois de Whomadewho impriment avec ce *Brighter* aussi lumineux que dansant, une marque toute personnelle à l'électro pop



GROOVY Electric Guest : Mondo

La sensation forte du moment: entourés de l'incontournable producteur Danger Mouse, le duo américain revisite le monde en créant des hymnes à sa taille, où la pop prend des airs de grandeur en se frottant aux sonorités groovy et internationales.



SAUTILLANT

Django Django: Django Django Toujours dans l'électro pop, mais dans un style sautillant et percussif diablement efficace, ces quatre Écossais dans le vent sont des joueurs nés, espiègles, enjoués et novateurs.



GALOPANT

The Name: The Journey
Sur la base de ce deuxième Ep (maxi), et de leur large participation musicale à la drôle de série Bref de Canal+, les Français de The Name réussissent un cocktail détonant d'électro rock, entre rythmiques galopantes et synthés vintage ravageurs.



HAUT LES CIEUX

Rover : Rover

Depuis son apparition aux Francofolies de la Rochelle à l'été 2011, le géant à la voix d'ange n'en finit pas de faire parler de lui. Crooner aux mélodies accrocheuses, Timothée Régnier séduit le public aussi en live, de la Maroquinerie au printanier festival berruyer...



VIBRANT

Mina Tindle : Taranta

Dans la veine des sublimes Agnes Obel ou Alina Orlova, la Française Pauline De Lassus tisse une pop sensible, aérienne, vibrante et finement orchestrée, dont le single *Pan* est une attachante et vivifiante démonstration.

* Slogan des Anonymous : We are Anonymous. We are Legion. We do not forgive. We do not forget. Expect us.



EXPLOSIF Mein Sohn William :

Mein Sohn William

Ça sonne étrangement, ça rippe, ça déraille, ça dévie, ça s'apaise un temps puis ça se rebarre en cacahuète : derrière ce tapage (en général) contrôlé mais jouissif se cache non pas un cousin Germain en goguette mais le Français Dorian Taburet qui édite là son deuxième opus. Explosif.



PÉTILLANT Slagsmålsklubben (live)

Autoproclamés meilleur groupe suédois, ce combo électro réinvente la disco à partir de tonalités aiguës, joueuses, légères et pétillantes. Vus, dégustés et approuvés lors du dernier Printemps de Bourges.

LE FURET AIME AUSSI...

77 Bombay Street, Willy Moon, Camille, Monogrenade, Mirel Wagner, Total Warr, Museum, Great Mountain Fire, Barbara Carlotti, Puppetmastaz, Amadou & Mariam, Yellow Ostrich, King Charles, Isaac Delusion, Dominique A...

Playlist à écouter sur

http://lafouineetlefuret.over-blog.com

Festivals d'été sélection intime

Loin des poids lourds de l'été (Solidays, Rock en Seine, Eurockéennes, Garorock, Vieilles Charrues, Francofolies, Dour...) - quoique certains soient déjà ultra tendance et imposants – une sélection toute personnelle et entièrement subjective de festivals d'été, d'ici et d'ailleurs.







En France...

LES NUITS DE FOURVIÈRE

5 juin au 31 juillet

Festival musique, danse, théâtre, cirque... Les seuls (avec Nîmes) à programmer l'Islandaise prestigieuse Björk pour son dernier projet *Biophilia* (déjà complet !), sans oublier le grand retour des Stone Roses et de Divine Comedy et aussi Dominique A, Tinariwen, Gilberto Gil, Bon Iver, Jessye Norman, Bob Dylan, Antony and the Johnsons, Kasabian, Jane Birkin À Lyon (Rhône)

www.nuitsdefourviere.com

BEAUREGARD: 6 au 8 juillet

Trois journées alléchantes avec chaque fois des sommets.

Avec Gossip, Killing Joke, Metronomy, Hot Chip, Brigitte, Death in Vegas, Franz Ferdinand, Bloody Beetroots... Hérouville Saint-Clair (Calvados)

www.festivalbeauregard.com

CALVI ON THE ROCKS : 6 au 11 juillet 10e édition de ce festival qui jouit avec sa

baie d'un cadre idyllique... Avec Whitest Boy Alive, Gesaffelstein, Who Made Who, Stuck in the Sound, Brodinski, Erol Alkan, Django Django...

À Calvi (Corse) www.calviontherocks.com/#/fr

LE GRAND SOUK: 19 au 21 juillet Chic et pas cher au cœur du Périgord. Avec Camille, The Rapture, Eiffel, The Shoes, Digitalism, Sporto Kantès, La Femme, Hollie Cook, La Grande Sophie... À Ribérac (Dordogne)

www.legrandsouk.com

RÉSONANCES: 20 et 21 juillet

Rendez-vous entièrement gratuit de spectacles de rue et de musiques du monde. Avec Mah Damba (Mali), Erik Aliana (Cameroun), Malietes (Grèce, Turquie), Haïdouti Orkestar (Balkans, Turquie) À Rochefort (Charente maritime) www.festival-resonances.com

CELEBRATION DAYS: 17 au 19 août

Le festoche le moins cher du pays : 10€ pour trois jours, parking et camping compris ! Ça mérite le détour ! Une prog folk rock psyché bien léchée pour les fans de guitare.

Avec Black Market Karma, The Flying Eyes, Buddy Hemlock...

À Cernoy (Oise, Picardie) www.celebrationdays.fr

ESPIRITO POITOU: 22 au 25 août

En lien avec le festival Espirito Mundo à Sao Paulo, des liens se tissent entre artistes français et brésiliens, mais aussi espagnols, anglais, etc. car le festival déplie sa formule originale à travers l'Europe...

Au programme : Siestes musicales, soirée trad franco brésilienne, concerts acoustiques en extérieur, soirées sous chapiteaux, fanfare, scénographie et poésie...

À Celles-sur-Belle (Deux-Sèvres)

Et en Europe...

PRIMAVERA SOUND S'ÉTEND AU

PORTUGAL: 7 au 10 juin

L'excellent festival barcelonais (du 30 mai au 3 juin), qui aligne chaque année les têtes d'affiche les plus alléchantes en Europe, s'exporte pour quatre jours de fête supplémentaires à Porto.

Avec Björk, Baxter Dury, Spiritualized, Suede, The Rapture, M83, Yann Tiersen, Saint Etienne...

www.optimus prima vera sound.com

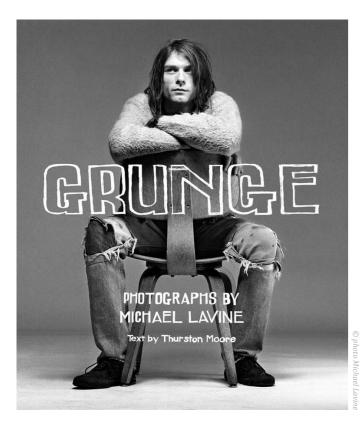
FESTIVAL DE GUČA, SERBIE: 6 au 12 août Le plus grand festival de fanfares d'Europe, rassemblant chaque année plus de 10 000 personnes. Qui plus est, entièrement gratuit! http://www.guca.rs

ZÜRICH OPENAIR, SUISSE: 23 au 26 août Un festival de bon ton pour respirer le bon air suisse! Pas donné mais sans faute. Avec The Killers, Lykke Li, Simian Mobile Disco, The Vaccines, The Prodigy, 2ManyDJs, Bloc Party, Tindersticks, Hot Chip, Yann Tiersen... **www.zurichopenair.ch/**

MUSIQUE CHRONIQUE LONDONIENNE

Grunge is not dead

En 2011, nombreux étaient les irréductibles du monde entier à célébrer les vingt ans de Nevermind, album de Nirvana qui a bouleversé l'histoire du rock, devenant à lui seul le manifeste d'une nouvelle tendance baptisée grunge. Le grand retour du style, débuté largement l'an passé chez nos cousins anglo-saxons, débarque cet été sur les côtes françaises. Et des groupes grunge renaissent. Ou quand la génération Y rejoint les atours de la génération X...



Au grand dam des critiques musicaux, des dénicheurs de tendance et des surfeurs de vagues stylistiques, la culture pop d'aujourd'hui se résume de plus en plus en une compulsion à revisiter et re-digérer son propre passé. À l'heure où seule l'évolution des technologies représente une réelle avancée des modes de consommation, la culture stagne, piétine, fait des boucles continuelles sur elle-même, bref, au lieu de se réinventer, elle s'auto-sample!

En vingt ans, rien n'a changé

Et comme le soulignait le magazine américain Vanity Fair (publié dans Courrier International - édition du 22 au 28 mars), en mode comme en musique, en vingt ans, rien n'a changé! «Dans l'univers des arts, du divertissement et du style, cette étrange stagnation des vingt et quelques dernières années sonne comme une fin de l'histoire culturelle. Nous vivons une époque où rien n'est obsolète et rien n'est vraiment nouveau: tout nous va. C'est comme si la culture tout entière était anesthésiée, comme si on

écoutait un disque rayé depuis des décennies et que la musique retombe sans arrêt sur le même sillon».

Concernant le retour du grunge, il suffit d'ouvrir un peu l'œil dans la rue: le look chemise bûcheron à carreaux (en version courte), baskets pourraves et jean (qui reprend un peu de hauteur aux chevilles, genre feu de plancher) revient en force et n'a jamais réellement paru démodé. Rien d'étonnant donc à voir resurgir, vingt ans après le manifeste *Nevermind* de Nirvana, les autres dinosaures du genre en tournée et dans les grands festivals de l'été, en France et en Europe. Après les tournées de Foo Fighters (mené par l'ex batteur de Nirvana Dave Grohl) et Pearl Jam en 2011, la déferlante se poursuit en 2012 avec Soundgarden, Faith No More ou Mudhoney. Tandis que des photos inédites de Kurt Cobain apparaissent...

L'anniversaire de *Nevermind* a en effet largement boosté ce retour autoproclamé par l'ensemble des médias, redonnant au mouvement une énergie perdue dans les méandres des claviers, au cours de la précédente décennie.

Soit Nirvana, symbole par excellence de la génération X*, génération sacrifiée, anxieuse et sans perspective d'avenir... qui parvient aux oreilles de la génération suivante, Y, ultra-connectée, la génération du net, née avec un clavier dans les mains.

L'avantage pour les quadragénaires ayant connu «la grande époque» : rajeunir son image à peu de frais et retrouver un langage commun avec les jeunes de vingt à trente ans qui se penchent de nouveau sur le phénomène...

La fraîcheur de la vague a d'ailleurs donné à la même génération Y des envies de guitare «sale» (la signification de grunge en anglais): des groupes tels que Cloud Nothings ou 3 Doors Down s'amusent aujourd'hui à perpétuer le style... On en est au post-grunge. La boucle est bouclée!

Le Furet

* Terme popularisé par l'écrivain canadien Douglas Coupland dans son livre Génération X, paru en 1991.

Les dinosaures du grunge en tournée cet été :

> Pearl Jam au Main square Festival à Arras, le 30 juin

http://www.mainsquarefestival.fr/

- > Soundgarden au Zénith à Paris le 29 mai puis dans les festivals d'Europe, notamment au Hard Rock Calling festival 2012 à Hyde Park à Londres mi juillet > Mudhoney à la Villette Sonique le 27 mai, aux Nuits de Fourvière à Lyon le 31 mai, le 1er juin à Marseille...
- > Faith No More : le 7 juillet au festival Sonisphère à Amnéville

2012, made in London

Vivre à Londres en 2012, c'est un peu comme vivre dans l'œil du cyclone. C'est du moins ce qu'on nous a fait entendre dès le premier jour de l'année à la lueur du spectaculaire feu d'artifice du nouvel an : en 2012, Londres brillera de mille feux sous les projecteurs de la planète.

Pour commencer, il y a eu l'anniversaire, en février, des soixante années de règne de la Reine Elizabeth II, le seul autre souverain ayant célébré un jubilé de diamant étant la Reine Victoria en 1897. En six décennies d'un règne tumultueux, Elizabeth II aura réussi à maintenir l'une des institutions les plus anachroniques au monde, la monarchie britannique, en même temps qu'elle aura vu son pays ouvrir ses frontières et même, diraient certains, se « débritannifier » et « dés-angliciser » (à Londres en particulier, on compte 110 langues parlées couramment).

Pour les festivités du jubilé début juin*, fêtes de rue, pique-niques à grande échelle, concerts de toutes sortes, processions dans la ville et sur la Tamise devraient attirer un public encore plus nombreux que pour le mariage du Prince William et de Kate Middleton en avril 2011. C'est à croire que non seulement les Anglais, mais aussi les pièces rapportées comme moi, sont plus royalistes que jamais. Il faut dire que la famille royale, qui avait la fâcheuse tendance de tout faire de travers (rappelez-vous le faux pas de la Reine qui mit trop longtemps à officialiser la mort de Diana), s'est récemment entourée de célèbres conseillers en communication, qui ont bien compris que l'affection que porte le public à Elizabeth II après un si long règne ne sera sans doute pas reportée sur son fils, le Prince de Galles, prétentieux, gauche et peu aimé. Les « young royals » (William, Harry et leurs cousins) ont désormais la tâche ambitieuse d'injecter un peu de « cool attitude » dans la vieille institution. William s'est ainsi marié à « la femme normale Kate » (bien obligée donc de continuer de s'habiller en Zara), et tous deux fricotent avec le couple « showbiz » par excellence, les Beckham tandis qu'Harry se fait photographier à faire la course avec le sprinter jamaïcain médaillé d'or Usain Bolt, permettant ainsi à la marque Puma qu'il portait ce jour-là de se créer elle aussi une nouvelle image**.

Dans l'arrière-cour de ce royaume à l'aube de sa modernisation, Londres continue sa grande course vers le futur, précipitée par le plus grand spectacle au monde, les Jeux Olympiques. Londres se construit, se régénère, s'élève dans le ciel au moyen de nouvelles tours d'argent d'une hauteur excessive.*** Le site des J.O. est, dit-on, avant-gardiste, en particulier le vélodrome. Le quartier de Stratford, où il se construit, est un chantier géant où projets d'habitations ambitieux côtoient le plus grand centre commercial urbain d'Europe, Westfield Stratford, récemment inauguré. Ailleurs, l'immobilier de luxe qui a fait de Londres la ville la plus chère au monde en la matière continue son ascendance. De nombreux quartiers autrefois populaires continuent

leur embourgeoisement au point d'être méconnaissables, tel Shoreditch, pris d'assaut par les entrepreneurs du high-tech. Les méfaits de la spéculation immobilière sont connus : le déplacement des communautés minoritaires vers des quartiers éloignés, la formation d'importantes brèches dans le tissu social et la montée des incivilités. Ils se sont indubitablement accrus ces derniers temps. La vitrine des Windsor et les J.O. de 2012 constitueraient-ils la recette d'un cocktail détonant ? L'oeil du cyclone...? ●

Laurence Festal



*L'anniversaire du couronnement de la Reine en 1953 est, en effet, le 2 juin. Cependant, le jubilé de diamant marque son accession au trône le 6 février

** Les célébrations du jubilé incluent un tour du monde de la famille royale, que ses membres se partagent comme le demande la hiérarchie. En mars dernier, Harry fut donc envoyé en Jamaïque où, vêtu du maillot national siglé du logo Puma, il sprinta avec Usain Bolt, pour le plus grand plaisir des photographes.

photographes.
*** Le Shard, en construction en bord de City à London Bridge sera, à 309,7 mètres, le plus haut bâtiment d'Europe.

BD



Les Historiettes

À la croisée des chemins...

En 2008, le blog de Matyo (scénariste-dessinateur-prof de maths et autres matières en option) est le théâtre des échanges virtuels auxquels participe activement Emmel. On s'amuse déjà bien autour de la difficile résolution d'enquêtes policières destinées aux enfants de 10 ans.

Bien loin de l'ambiance tralala-pouêt-pouêt des albums qu'il dessine, le très sérieux professeur Bast officie à l'ESMI de Bordeaux, en tant que responsable de la section BD-illustration. Chaque mardi matin, il pose LA bonne question à ses étudiants, le célèbre : « Alors ? Comment allezvous?» Carille sait: dessiner, ce n'est pas que de la rigolade... L'élève Emmel aura le loisir de le découvrir durant sa formation graphique à l'école, sous le joug dudit professeur. Le trio se rencontre sur un salon en 2009, chacun y présente ses ouvrages à son stand. Les hostilités s'ouvriront par un échange de bonbons aux couleurs chimiques, quelques crêpes au sucre et des dédicaces d'anthologie. Elles se poursuivront par une fructueuse collaboration. Le premier Il était une fois... des Historiettes Bordeaux et Gironde sera écrit en 2009. Il marquera le départ d'un périple d'écriture, de franches rigolades et de quelques virées in situ. En 2011, Bast et Matyo sont papas : Emmel n'est pas peu fière d'être leur fille cachée.

BAST www.bastbd.blogspot.com

Né en 1974 à Bordeaux, Bast a passé son enfance à couvrir de dessins les murs de sa maison, et quand il n'y a plus eu de place sur les murs, il est allé s'inscrire en fac d'arts plastiques. Aujourd'hui, il dessine sur du papier, et certains éditeurs entreprennent de multiplier ses œuvres sous forme d'albums. Il donne également des cours pour expliquer aux jeunes comment faire pareil que lui. La force de Bast, c'est qu'il peut dessiner une charge de cavalerie en vue panoramique dans une cathédrale gothique avec la même facilité qu'il dessine un mouton. Mais il préfère tout de même quand son scénariste préféré (Matyo) lui demande de dessiner un mouton. Pour résumer on peut dire que Bast aime bien Bordeaux, le poulet rôti et les petits détails qui tuent dans les bandes dessinées.

BIBLIOGRAPHIE BAST: Entrave, Editions Le Cycliste, 1999 • Petite méthode pédagogique autour de la BD (textes D.P. Filippi) , Editions Le Cycliste, 2002 • Le Gardien de la Tour (scénario Matyo), Editions Le Cycliste, 2004 • Le Chocolat magique (scénario Barranger), Editions Le Cycliste, 2005 • Le Gardien du Zoo (scénario Matyo), Editions Le Cycliste, 2006 • Bordeaux les Historiettes (scénario Matyo), Editions Sangam, 2007 • Les débuts de Jésus (scénario Matyo), Éditions Soleil, 2008 • Les débuts de Ève (scénario Matyo), Éditions Soleil, 2009 • Les débuts de Moïse (scénario Matyo), Editions Soleil, 2009 • Bordeaux les Historiettes Tome 2 (scénario Matyo et Emmel), Editions Sangam, 2011

MATYO www.matyo.com

Né en 1970 à Bordeaux, Matyo a passé son enfance à lire des BD sous un mimosa, notamment Pif Gadget et Picsou magazine, ce qui est un bel exemple de pluralisme politique. Il s'imaginait que les dessinateurs travaillaient tous ensemble et qu'ils se marraient bien. Aujourd'hui, il constate que les dessinateurs travaillent souvent chacun chez eux, mais bon, grâce à Internet, au téléphone et au TER, ils se marrent bien quand même. Matyo dessine des personnages à truffes chez Milan et des personnages à blouses blanches dans la presse scientifique. Vivant désormais dans une verdoyante vallée du Lot-et-Garonne, Matyo revisite toujours sa ville natale avec plaisir, contemplant les arches, les mascarons, les cariatides, sans oublier, quand même, de regarder où il met les pieds.

BIBLIOGRAPHIE MATYO: P comme Perso, Éditions Pointe Noire, 2002 • Le Z.Y.X aire des sciences, Éditions Belin, 2003 • Le Gardien de la Tour, Éditions Le Cycliste, 2004 • Le Gardien du Zoo, Éditions Le Cycliste, 2006 • Bordeaux les Historiettes, Éditions Sangam, 2007 • Les débuts de Jésus, Éditions Soleil, 2008 • Les débuts de Ève, Éditions Soleil, 2009 • Les débuts de Moïse, S Éditions oleil, 2009 • Bordeaux les Historiettes, Éditions Sangam, 2011

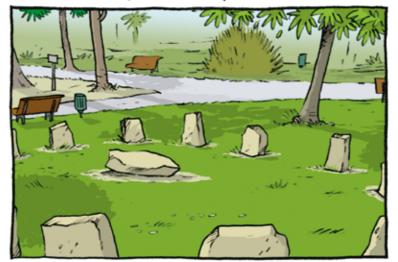
EMMEL www.emmel-a.net

Née en 1968, Emmel a passé son enfance à jouer aux Playmobil®, un peu déçue parce qu'ils ne lui répondaient pas. Plus tard, elle a voulu comprendre le monde adulte en choisissant sociologie et s'est empressée de divulguer son savoir aux enfants en devenant institutrice. Chat ascendant poisson rouge, Emmel a neuf vies qui s'entrecroisent, ce qui lui permet de consacrer sa vie actuelle à son péché mignon : inventer des histoires, des qui font rêver, des qui font rire, et parfois même les deux à la fois. Elle aime aussi inventer des histoires à plusieurs, dans la mesure où les co-auteurs ont plus de répondant que les Playmobil®. Emmel, c'est l'imagination au pouvoir : le jour où elle a raconté une histoire de Dragibus® bleus, ils se sont mis à exister pour de vrai.

BIBLIOGRAPHIE EMMEL Le rêve d'Herbert, Editions Le Crebassou, 2008 • Le potagen de Chloé, Editions Le Crebassou, 2009 • Lom, Editions Le Crebassou, 2009 À paraitre : El hilo rojo de Lilouane, Sd Edicions, mai 2012 • La courge et le melon,

Editions Gargantua, 2012 • Le chat chaussette, cartes postales, Editions Côté Bord'eau, 2012 • Embrouillaminis, Editions Philomèle, 2013.

Au Jardín Public, il y a un cromlech. Ce sont des pierres disposées en cercle.



A quoi sert un cromlech? C'est très simple. Il suffit d'être deux.



En se couchant dans l'herbe, ça permet de donner l'heure aux avions.



D'où la question fascinante: à qui les anciens pouvaient-ils donner l'heure, alors que les avions n'existaient pas encore? Aux dieux? Aux extra-terrestres? Tout cela est passionnant,



Attention ! Pour un résultat probant , il faut que les deux personnes aient des tailles différents



Le seul hic, c'est que le cromlech du Jardin Public à des pierres en trop.



Les 2 volumes des Historiettes sont en vente dans les meilleures librairies.

La rédaction de Faces B remercie chaleureusement les trois auteurs, ainsi que François Defaye, Directeur des éditions Sangam, d'avoir accepté de publier gratuitement un extrait de leur travail.

40 • FACES B FACES B • 41



île de Balicasag, Bohol © photo Caroline Simon

Les Philippines, entre sourire et soupir

Cet archipel lointain aux 7000 îles tropicales, pas encore saturé de touristes, regorge de plages idylliques, de paysages volcaniques saisissants et de rizières verdoyantes. Mais il mérite tout autant d'être connu pour sa population ô combien accueillante. Même la pauvreté n'altère pas la bonne humeur de ce peuple qui prend la vie comme elle vient, selon la fataliste mais sage expression bahala na, « c'est comme ça ».



Les rizières de Batad, Luzon © photo Caroline Simo

Une fois à Manille, passez votre chemin! Cette capitale étouffante et grouillante ne présente que peu d'intérêt. En revanche, sa situation permet de rejoindre nombre d'îles paradisiaques en moins d'une heure de vol. Palawan, Mindoro, Bohol, Negros, Cebu: on a l'embarras du choix. Quelle que soit la destination finale, le meilleur moyen de visiter les îles est de louer un scooter. C'est ainsi qu'en roulant tranquillement, on s'imprègne du pays, de ses odeurs. On découvre les modes de vie des Philippins, leur habitat, leurs moyens de transport, leur travail, leurs loisirs, leur vie de famille. Aucun risque de tomber en panne d'essence: de nombreuses échoppes le long des routes vendent la « gazoline » rougeâtre, stockée dans des bouteilles de *Coca-Cola* (l'un des signes de la forte influence exercée par les Américains qui ont dirigé le pays pendant 45 ans).

Et si l'on ne se sent pas de chevaucher une petite moto, on peut opter pour d'autres modes de transports typiques : les jeepneys oules tricycles. Les premiers sont de vieilles jeeps de l'armée américaine, trafiquées et rallongées. Elles arborent chrome et couleurs éclatantes, ainsi que des inscriptions en tous genres, souvent religieuses. Généralement bondés, ils sont utilisés pour des trajets de courte ou longue durée. Quant au tricycle, c'est l'équivalent local du rickshaw : un side-car attaché à une moto et recouvert d'un auvent, qui peut transporter jusqu'à six personnes (bien qu'il soit légitime de se demander comment on va rentrer dans l'engin, même à deux !).

Parcourir les routes permet d'admirer les paysages. Dans les rizières d'un vert vif, buffles et aigrettes cohabitent paisiblement. Chaque traversée de village est l'occasion de croiser des enfants autour de l'école qui nous saluent joyeusement, des marchés aux étals parfois insolites, des églises récentes ou vestiges des trois siècles d'occupation

espagnole. Cet héritage a fait des Philippines le seul pays majoritairement chrétien d'Asie. La religion catholique y exerce une influence importante, aussi bien sur la vie de famille que sur la politique.

Sur la route, la prudence est de mise. On peut frôler des chiens errants, mais attention à ne pas écraser de coq. Car ici il est érigé au rang de sportif de haut niveau! Les Philippins sont connus pour leur passion des jeux d'argent et le combat de coqs constitue le passe-temps favori des hommes. Ils y engloutissent une partie de leurs économies, tant en paris qu'en nourriture sur-vitaminée pour leurs animaux de basse-cour. Le moindre village possède son « cockpit », une véritable arène dédiée à ces jeux violents. Autre héritage des États-Unis, les plus jeunes jouent au basket. Là encore, pas un village sans son terrain couvert, lieu de rendez-vous des adolescents après l'école. Mais le loisir le plus fédérateur est le karaoké, autour duquel se

retrouvent toutes les générations le soir pour chanter à tue-

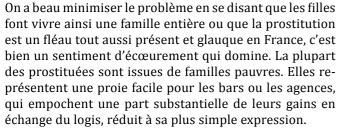
tête, avec un volume poussé au maximum.

« coutumes » locales.

Seules les adolescentes ont parfois l'air désabusé propre à cet entre deux âges. Certaines sont prêtes à tout pour accéder à un avenir meilleur, même au pire. La prostitution gangrène les Philippines, à cause des clients occidentaux pour la plupart. Dans les grandes villes, les filles peuvent être «louées» pour la soirée dans des bars, discothèques ou clubs, mais souvent pour quelques jours. Sur les plages ou dans les restaurants, des couples jouent aux amoureux : des hommes de tous âges, souvent d'un âge certain, occidentaux, bedonnants et/ou tatoués pour la plupart, avec des jeunes filles qui pourraient être les leurs, voire leurs petites-filles. Le sexe tarifé, officiellement illégal mais pourtant affiché sans vergogne, est assurément l'aspect le plus choquant des



Enfants à Camiguin © photo Caroline Simo



Dans tous le pays, l'habitat est d'ailleurs assez rudimentaire. La maison locale, la nipa hut, est construite en palmier tressé et en bambou, parfois sur une structure bétonnée, mais le plus souvent sur pilotis. Les plus simples ont un toit de palme, d'autres bénéficient de tôle, plus résistante aux intempéries. Électricité et eau courante font rarement partie des commodités et la salle de bain se résume généralement à un tuyau duquel sort un malheureux filet d'eau. Cela n'empêche pourtant pas les Philippins d'avoir une hygiène irréprochable et on s'étonne de voir sortir d'une nipa hut aux allures de cabane des enfants coiffés et soignés, en uniforme d'écolier d'un blanc immaculé et parfaitement repassé.

Ce peuple qui ne connaît guère l'opulence, aime s'amuser, rire et chanter. Il respire une joie de vivre communicative qui nous ferait presque croire que leur vie est douce. Les Philippines sont chaque année victimes de catastrophes climatiques meurtrières, l'espérance de vie des hommes n'excède pas 68 ans, les soins médicaux étant extrêmement réduits dans les zones rurales. La population n'a pas pour coutume de s'indigner, même face à la corruption qui sévit à tous les niveaux du système politique. Ici on préfère conjurer le mauvais sort avec un sourire. Sur les jeepneys ou les tricycles, on peut lire la formule : «Smile, Jesus loves you!» Ce serait donc ça leur secret... •

Caroline Simon



Jeepney © photo Caroline Sir



Requin baleine à Sogod © photo www.scubagypsy.co

J'ai nagé avec les requins baleines

14 mars, Padre Burgos, île de Leyte, Philippines

Debout à 7h, je suis surexcitée par le rendez-vous qui m'attend. Mais le ciel nuageux et l'horizon bouché risquent d'avorter la rencontre, car la présence du plus gros poisson du monde est loin d'être garantie, particulièrement quand la météo est mauvaise.

Après un petit-déjeuner consistant, on embarque à six sur le bateau : une grande banka* équipée pour la plongée. Il faudra deux heures pour traverser la baie de Sogod et atteindre la bourgade de San Francisco, située au sud de l'île de Panaon. À l'arrivée, alors qu'un soleil miraculeux nous a rejoints, nous embarquons à bord un guide qui nous présente les règles à suivre pour approcher ces monstres gentils. La rencontre se fait en snorkeling (palmes, masque et tuba). La plongée en bouteille à leur côté est interdite, car réputée trop stressante pour ces animaux sensibles. Il faut respecter une distance minimum de trois à quatre mètres. Pas pour éviter les coups de dents, ils ne mangent que du plancton. Le principal danger vient des mouvements brusques de leur queue qui pourraient survenir en cas de peur.

A notre arrivée sur le territoire des *whale sharks*, le pêcheur chargé de la vigie depuis le mât du bateau repère non loin une ombre dans l'eau. Avec une taille de 8 à 12 mètres, difficile de passer inaperçu en surface. Branle-bas de combat général sur le bateau! Il faut chausser les palmes, enfiler son masque et son tuba et se positionner à l'avant, prêt à sauter. La banka s'approche au maximum de la masse à fleur d'eau, puis on nous crie «go-go-go!» et c'est chacun

pour soi. On se jette à l'eau et on palme de toutes ses forces dans la direction indiquée. On ne tarde pas à l'apercevoir, ce requin inoffensif mais énorme, avec sa jolie robe grise à pois blancs.

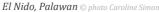
L'excitation née d'une telle rencontre contribue autant à l'accélération du rythme cardiaque que les efforts nécessaires à la nage. Et c'est qu'il avance le bougre, à contre-courant pour corser l'exercice. On boit la tasse à chaque vague, mais on continue à palmer de plus belle. C'est une activité bien plus physique qu'il n'y paraît. Les plus sportifs pourront suivre le requin baleine une vingtaine de minutes. Quand le poursuivi descend vers les profondeurs ou que les poursuivants atteignent l'épuisement, c'est le moment de remonter sur le bateau. On retire les palmes et on croit que l'on va pouvoir reprendre son souffle. Mais c'est sans compter sur la vigie qui en a déjà repéré un autre. Pas de place pour la fatigue lors de cette rencontre, aussi rare qu'exceptionnelle. Fissa, on s'équipe de nouveau, et c'est reparti au signal! La chance est au rendez-vous : l'interaction avec ces paisibles créatures se renouvellera une dizaine de fois en deux heures.

Enveloppé par le silence sourd de l'océan, les voir glisser dans l'eau en toute quiétude est une sensation magique, presque irréelle. On en ressort épuisé, avec un sourire béat et des images uniques dans la tête.

Caroline Simon

*Une banka est un bateau de pêche en bois à balancier, typique des Philippines.









Enfants à Padre Burgos © photo Caroline Simon

De la pêche au tourisme : la dérive ?

Il y a une vingtaine d'années, l'activité principale du village de Padre Burgos était la chasse aux requins baleines, pêche de taille nourricière et lucrative, le marché asiatique raffolant d'ailerons en tous genres. Depuis, les associations de protection de la faune marine ont réussi à convaincre les pêcheurs locaux qu'ils pouvaient gagner de l'argent grâce à ces requins en contribuant à la survie de l'espèce, en récoltant les fruits d'une activité touristique autour du plus grand poisson du monde. C'est aussi le cas à Donsol, au sud de l'île principale de Luzon, où un tourisme encadré s'est déjà largement développé.

Mais à Oslob, au sud de Cebu, l'exploitation touristique dégénère. Pour garantir la présence des requins, les pêcheurs les nourrissent. Résultat, ils restent à la verticale au pied des bateaux à réclamer comme des toutous accros au sucre. Ce spectacle artificiel fait le bonheur de la horde de plongeurs et snorkelers réunis pour la gamelle. On peut imaginer l'impact négatif sur le comportement de ces poissons peu ordinaires : naturellement habitués pour se nourrir à accomplir des migrations comparables à celles des baleines, ne risquentils pas de devenir sédentaires ? Avec des conséquences imprévisibles sur l'espèce.



Le mur à Ni'lim © photo Julien Lh

Noël aux tisons

Sur le site diplomatie.gouv.fr, on peut lire les informations suivantes : « Jérusalem et Territoires palestiniens : Il est recommandé de faire preuve de prudence lors des déplacements en Cisjordanie (en particulier dans les grandes villes : Ramallah, Hébron, Naplouse, Jénine) comme à Jérusalem-Est (en particulier le vendredi), d'éviter les rassemblements et les attroupements, enfin de redoubler de vigilance à l'approche des check-points et des colonies israéliennes ». Ça fait rêver pour les vacances ? Comme environ 40 000 Français en 2011, Julien, blondinet trentenaire un rien « branchouille », a passé quelques jours en Palestine.

Passer Noël en Cisjordanie, qu'est-ce qui t'a pris ?

Des séjours professionnels et personnels au Koweit, au Bahreïn, aux Émirats Arabes Unis, au Sultanat d'Oman, au Liban et en Syrie m'ont fait découvrir un mode de vie et une culture qui m'attirent naturellement vers le Moyen Orient. Depuis quelques années, voir la Palestine était devenu un fantasme : un lieu attirant mais dangereux, c'est l'image que renvoient les médias. Et puis j'ai croisé une fille, qui en revenait, elle avait voyagé seule. J'ai acheté mes billets.

Des billets ne suffisent pas, n'importe quel voyage se prépare...

Pour sortir des sentiers battus par les pèlerins de toutes confessions ou les amateurs d'art nouveau (très présent à Tel Aviv), il faut effectivement être préparé. On ne peut pas entrer en Cisjordanie ou à Gaza librement. A l'aéroport israélien, je me suis fait passer pour un chrétien en pèlerinage, pas question de dire où j'allais réellement.

Justement, tu savais où tu allais ?

Ma nouvelle amie m'a présenté des connaissances à elle, quelques personnes qui étaient parties là-bas, des

Palestiniens et des Français, des membres d'associations pro palestiniennes (Europalestine, CCIPPP). J'ai rencontré des voyageurs avec qui partir, on a organisé notre voyage à quatre. L'une d'entre nous, d'origine maghrébine, a abdiqué avant le départ, découragée à l'idée des contrôles à l'arrivée et au passage des check-points.

On s'est croisé peu de temps avant Noël, tu étais en plein préparatifs, pourtant, tu n'as parlé de rien...

Je n'en ai parlé qu'en ayant toutes les réponses logistiques rassurantes pour mes proches. De toute façon, je ne souhaitais pas m'épancher, par crainte d'être « blacklisté » et de ne pas obtenir de visa pour Israël, qui gère les frontières, contrôle les entrées en Cisjordanie et rend quasi impossible l'entrée à Gaza.

Est-ce que tu as eu des difficultés à te déplacer?

J'avais prévu un scénario au cas où. Mais je n'ai pas été gêné. Selon ton profil, tu peux être interrogé fortement au passage de la douane à l'aéroport : pas de soucis si tu voyages en famille ou en groupe religieux. Le passage des check-points freine les déplacements.







J'ai passé une nuit à Tel Aviv, qui a tout d'une capitale occidentale branchée. Puis Jérusalem, c'était fou : le chemin de croix en boubous, des pèlerins en tout genre. J'ai fait du tourisme : le Saint Sépulcre, le Mur des Lamentations, l'Esplanade des Mosquées. Là, dans la vieille ville, il y a peu de débordements, quelques contrôles, jusqu'à devoir réciter la première sourate du Coran à un militaire israélien pour entrer dans une mosquée. C'est particulier, tous ces lieux emblématiques, théâtres d'événements des trois grandes religions.

Dans Jérusalem Est, sous une tente dans un jardin, j'ai partagé la veillée de quelques militants. Ils sont présents pour s'assurer de la tranquillité d'une famille palestinienne qui vit en mitoyenneté avec des colons venus s'installer dans une partie de leur maison. Cette famille subit intimidations et pressions pour quelques mètres carrés.

A quoi ressemblent ces activistes?

Ils sont Scandinaves, Américains, Français... Il y a beaucoup de femmes. Ils sont tous grisés par la cause palestinienne, par cette forme de résistance pacifique. Il y a un mouvement international regroupant différentes associations de divers horizons culturels ou religieux. Dans le lot, certains craignent l'instrumentalisation par les associations et restent donc autonomes. D'autres reviennent régulièrement malgré leur vie professionnelle. Il n'y a pas que des têtes brûlées, mais aussi des mamies, des jeunes... Les rencontres sont faciles, j'ai changé de partenaires de voyage au cours du séjour.

A Noël, Bethléem était le passage obligé ?

L'ambiance était magique. J'ai fêté la nativité sous la pluie. C'était la fête dans la rue. J'étais hébergé par un docteur en biologie, dramaturge, président d'une des associations du camp de réfugiés palestiniens d'Aïda. J'y ai rencontré une Française, dont l'association emploie des personnes



Oeuvre "Les vignes de la maison" © photo Julien Lha

du camp pour la confection de broderie à destination de créations vestimentaires vendues en France. C'est une des formes du militantisme international.

Les rencontres jalonnent ton voyage.

Oui, et elles l'orientent! Par exemple vers Ni'lin, Le vendredi, une manifestation hebdomadaire a lieu contre la construction du mur et la confiscation des terres. Comme un peu partout, la présence des militants internationaux protège le cortège dans lequel flottent des drapeaux palestiniens. Des slogans s'élèvent. Marteaux et burins tentent de détruire le mur. De l'autre côté, les militaires israéliens dispersent la manifestation par des bombes lacrymo et des grenades assourdissantes. A la fin de la journée, les manifestants se réunissent, c'est l'occasion d'entendre les récits des villageois palestiniens qui vivent de la terre et dans la crainte de voir raser leurs oliviers. l'ai aussi visité Beit Ommar, près de la frontière, village en cours de colonisation (confiscation de terre, préparation du mur). C'est un village harcelé, la plupart des habitants ont fait de la prison. Les habitants sont en cours d'organisation, menés par un couple palestino-américain, soutenus par des Israéliens et des internationaux.

Et ensuite?

Je suis allé à Hébron. C'est là que se trouve la mosquée d'Abraham pour les musulmans, aussi Tombeau des Patriarches pour les juifs : le lieu de culte est partagé en deux. Les colons se sont installés principalement autour d'Hébron mais aussi dans un quartier où vivent des Palestiniens. Là, il y a 600 Israéliens civils et 1500 soldats. Des visites sont organisées pour que les colons choisissent leur futur emplacement. Lors de ces« processions », les Palestiniens manifestent et sont rejoints par les activistes internationaux et israéliens. Dans ce quartier, il reste une seule école palestinienne. Les militants étrangers protègent





Amour et naix @ nhoto Julien I.l.

les enfants qui s'y rendent des cailloux lancés par les colons, ceux qui sont installés à Hébron étant particulièrement fanatiques. Mais on ne peut pas protéger les enfants des insultes.

A tes mots, il semble que le voyage ait été éprouvant.

C'est dur et tu es touché humainement, mais ce n'est pas éprouvant grâce à la solidarité croisée sur place et à la dignité des hommes. Un Palestinien m'a raconté ce qu'il vit, montré les ruelles qu'il emprunte pour passer d'un quartier à l'autre d'Hébron. Tous les chemins ne sont pas autorisés à tous, Palestiniens d'un côté, colons de l'autre. J'ai acheté un tableau chez lui qui représente les vignes de la maison qui ont été coupées. C'est une œuvre de sa femme, qui y a représenté une des épreuves vécues.

As-tu pu échapper à une certaine tension ?

Je suis ensuite parti pour Jéricho, qui a été une parenthèse dans mon voyage. Un bol d'air. Jusque-là il faisait froid, toutes les villes sont en altitude, je me sentais oppressé, rendu un peu claustrophobe par l'encerclement des colonies. La vallée du Jourdain est une grande plaine quelques centaines de mètres au-dessous du niveau des océans. Je ne me suis pas baigné dans la mer morte dont l'accès n'est pas libre mais j'ai fait du vélo : des ruines du palais d'Hisham à la mosquée abritant le tombeau de Moïse. Grisé par la quiétude des lieux, j'ai été surpris et même assez effrayé par un contrôle inopiné de papiers.

Tu logeais où lors de ce périple ?

Chez l'habitant, dans des auberges ou des hôtels. A Jéricho, dans une auberge du camp de réfugiés d'Akabat Jabr, nous avons partagé du thé avec un jeune Jamaïcain venant faire l'Aliyah* avec sa famille qui logeait là en même temps que moi et quelques compagnons de route français. Tout au long de mon voyage, j'ai rencontré des Palestiniens accueillants.

Le camp d'Aïda à Bethléem, le camp d'Akabat Jabr à Jéricho, pourrais-tu parler un peu de ces camps ?

Depuis 60 ans maintenant, des Palestiniens se sont réfugiés dans des camps sous l'égide de l'ONU. Ils restent sur ces petits territoires et militent pour leur droit au retour, de génération en génération. Les constructions sont en dur, les gens sont organisés, mais ce sont toujours des réfugiés. Dans le camp d'Askar, sur les hauteurs de Naplouse des gamins du centre social ont dansé le Dabkeh. Cette danse traditionnelle est enseignée des grands aux plus jeunes, pour perpétuer l'esprit. J'ai encore rencontré là-bas des militants internationaux, des animateurs italiens.

Ces actes militants de diverses formes te poussent-ils à militer, depuis, pour la cause palestinienne ?

l'ai envie de témoigner pour relayer les réalités du terrain auxquelles j'ai été confronté et dédramatiser le voyage pour d'autres. Dans mes derniers jours sur place à Ramallah, puis à Jérusalem, j'ai beaucoup flâné et discuté avec une de mes compagnons de route repartie via la Jordanie. J'ai profité de la vieille ville de Jérusalem. J'ai pris le soin d'expédier tous mes achats venus de Palestine par la Poste pour ne pas risquer les confiscations à l'aéroport, où j'ai tout de même été largement fouillé. Je veux retourner en Palestine, mais ce n'est pas une obsession. Je milite individuellement, à ma façon. Je fais connaître les actions entreprises localement. Depuis quelques semaines, je me livre beaucoup en partageant mon vécu avec mes proches. La question israélo-palestinienne est complexe, et il faut être modeste sur la lecture que l'on peut en avoir. Rester digne et humble. •

Propos recueillis par Véronique Zorzetto

^{*} Ce terme désigne l'acte d'immigration en Terre sainte (Eretz Israël, en hébreu) par un Juif.



Pour tout l'ivoire du monde

Dans le nord du Cameroun, une horde de braconniers traque les éléphants pour leur ivoire. Après avoir décimé le Tchad et la République centrafricaine, ils se sont attaqués au Parc de Bouba N'Djida, le dernier refuge des pachydermes dans la région, au point de menacer la survie de l'espèce en Afrique centrale. Au bout de la chaîne, les marchés asiatiques, où l'ivoire est signe de prestige social.

Ce sont les vautours et l'odeur qui ont attiré son attention. Cette odeur âpre si particulière, qui reste collée au nez et aux vêtements. Un jour de vent portant, sur la plateforme arrière de son pick-up, Paul Bour a d'abord vu les charognards, en vol circulaire à quelques centaines de mètres de la piste. Puis il y a eu les effluves de viande en décomposition. En remontant le maio* à pied, dans une clairière, il a trouvé cinq carcasses. Trois adultes, mutilés, et deux petits. Ceux qui ont fait ça ne recherchent ni viande ni trophée. A la machette, ils n'ont eu besoin que de quelques minutes pour extraire leur butin : trois paires de défenses. Cinq animaux d'un coup. Ce jour là, Paul décide de donner l'alerte : « les cavaliers sont là! »

La saison avait pourtant bien commencé. Depuis six ans maintenant, ce Lorrain de cinquante-cinq ans gère le *lodge* de Bouba N'Djida. Il est tombé amoureux de la faune africaine dans ses livres pour enfant. A peine adolescent, il n'avait qu'un rêve : aller là-bas, en Afrique ! Il lui aura fallu vingt ans pour le réaliser. Ici, Paul accueille une clientèle d'expatriés et de routards lassés par les safaris-photos à la mode *Disneyland*. Dans ce parc paisible de 220000 hectares aux confins du Cameroun, du Tchad et de la République centrafricaine, il n'imaginait pas que les cavaliers se risqueraient si loin.

Beaucoup les ont vus mais peu savent qui ils sont. Agiles, rapides, organisés, ils ne laissent dans leur sillage que les traces des fers de leurs chevaux, de leurs chameaux, et des carcasses d'éléphants. Paul les a croisés en février dernier.

Au détour d'un virage, dans son 4x4. Il les a salués. Une grande silhouette, dont le chèche noué autour de la tête ne lui a laissé entrevoir que ses yeux, un fusil d'assaut en bandoulière, montait la garde, en amont du groupe qui bivouaquait. Ils étaient une quarantaine de braconniers avec des chevaux, des chameaux et de l'armement lourd : des fusils de type kalachnikov, des lance-roquettes et des mortiers de 80 mm.

D'où viennent-ils ? Probablement du Soudan. Une dizaine d'entre eux ont la peau claire et leur méthode de chasse est soudanaise, issue d'une tradition séculaire de pillage. Autonomes, ils chargent leurs chameaux de nourriture. Au fur et à mesure de leur campagne, les vivres sont remplacés par le butin. Quand il n'y en a plus, ils repartent. Ils sont aussi accompagnés d'hommes à la peau noire. Sans doute des Tchadiens ou des Centrafricains, recrutés sur le trajet. Une quarantaine d'hommes au total. Une fois dans le parc, la colonne se scinde. Un « Soudanais » et cinq ou six hommes de main par groupe. La battue peut commencer. Un tir d'obus ou de roquette sème la panique chez les éléphants, qui se rassemblent. Les cavaliers les encerclent, et n'ont plus qu'à viser, sans distinction d'âge ou de sexe. Peu importe que les éléphanteaux n'aient pas encore de défense.

Difficile de les traquer. La population locale voit plutôt d'un bon œil ces étrangers qui évitent les villages, déciment ces hardes qui détruisent les cultures et les préviennent quand, après un abattage, ils peuvent venir récupérer la viande.



Quant aux autorités locales, elles sont dépassées. Les fonctionnaires des Eaux et Forêts, quand ils sont compétents, sont en nombre insuffisant et ne disposent pas des véhicules, des armes, des munitions ou des moyens de communication nécessaires à leur mission. Après la parution de plusieurs articles dans la presse francophone en février dernier, faisant état de quelque 200 animaux abattus, le président Camerounais Paul Biya décide d'envoyer sur zone ses troupes d'élite. Entraînées à pourchasser les coupeurs de route, ces Brigades d'intervention rapide n'ont ni l'équipement ni le sens tactique pour la traque en brousse. Une semaine après leur arrivée, ils s'accrochent avec les braconniers. A cinquante contre six, après une demie heure d'échanges de tir, il y a un mort de chaque côté. Depuis, près de 600 militaires camerounais quadrillent le parc et cinquante éco-gardes viennent d'y être affecté. Ils étaient cinq en début de saison.

Sur ce territoire grand comme la France, entre le Cameroun, le Tchad et la République centrafricaine, il n'y a aucune concertation entre les différents gouvernements. Et la situation empire chaque jour. Le Tchad et le Soudan, déjà instables, sont désormais deux des plus grandes armureries du monde. Les soubresauts de la révolution libyenne ont provoqué le reflux massif de combattants et de dizaines de milliers d'armes. Au sud, la République centrafricaine est un no man's land, plaque tournante de tous les trafics. Au milieu, les cavaliers ne risquent pas grand chose. Ignorant les frontières, ils peuvent passer d'un pays à l'autre en une nuit, et échapper ainsi à leurs poursuivants.

Contrairement au Cameroun, le Tchad semble être le seul pays à avoir mesuré l'ampleur du problème. Dans le parc de Zakuma, au centre du pays, la population d'éléphants est passée de 3000 à 450 en moins de cinq ans. En 2011, le gouvernement a confié la gestion du parc à une fondation sud-africaine et lui a fourni armes et munitions pour former les gardes-chasse locaux à la lutte anti-braconnage.

Une politique qui semble porter ses fruits, mais dont on ne verra les résultats que dans dix ou vingt ans, le temps pour la population d'éléphants d'atteindre un nombre suffisant pour assurer la régénération de l'espèce.

Les cavaliers, eux, avaient prévenu les villageois camerounais qu'ils resteraient pendant toute la saison sèche, de janvier à mars. Le déploiement de force ne les a pas fait détaler. Pourtant, leur campagne de chasse devient risquée, pour un butin finalement assez modeste. Si l'on en croit la fourchette haute des estimations de Paul Bour, 400 éléphants auraient été massacrés cette année. A raison de cinq ou six kilos d'ivoire par bête, les cavaliers vont emporter 2,4 tonnes d'ivoire, qu'ils vont revendre à leur premier intermédiaire une centaine d'euros le kilo. 240000 euros! Pour une cinquantaine d'hommes, l'achat des chevaux, des chameaux, des armes, des GPS et téléphones satellites, des vivres, la logistique et la corruption aux frontières, l'entreprise semble peu rentable. Pourtant, la situation a peu de chance de changer tant qu'il existera un marché. Une fois acheminé vers les marchés asiatiques et transformé en statuettes ou en sceaux, très prisés notamment par les Japonais, le kilo d'ivoire se négociera autour de 1000 euros le kilo. Depuis l'interdiction du commerce de l'ivoire en 1989, jamais la demande n'a été aussi forte. Comme les mineurs congolais qui extraient le coltan au prix d'une tragédie humaine et écologique pour assurer le renouvellement annuel de nos smartphones et tablettes numériques, les éléphants payent l'addition pour la satisfaction de nos besoins secondaires : orner une cheminée, s'offrir un bracelet ou cacheter une lettre.

Axel Bergen

^{*} cours d'eau qui s'assèche en dehors de la saison des pluies. Ce récit est extrait du documentaire Espèces en péril, réalisé par Jean-Sébastien Desbordes, diffusé le 22 avril 2012 sur France 2. **A voir ici :**



Vous souhaitez réagir à un article, manifester votre enthousiasme ou votre stupeur, vous avez des suggestions pour améliorer ce magazine, vous souhaitez nous adresser un communiqué de presse, écrivez-nous :



courrier@facesb.fr

Vous souhaitez nous proposer un partenariat :



caroline@facesb.fr

Vous êtes rédacteur ou illustrateur et vous souhaitez collaborer à Faces B, envoyez-nous des exemples de votre travail :



caroline@facesb.fr

Notre structure ne nous permet pas d'accueillir des stagiaires.

La reproduction, même partielle, des articles, textes, photos et illustrations parus dans Faces B est interdite sans autorisation écrite préalable de la rédaction.

La rédaction n'est pas responsable des textes et images publiés qui engagent la seule responsabilité de leur auteur.

Les marques qui sont citées dans certains textes le sont à titre d'information, sans but publicitaire.

Ce magazine ne peut être vendu.

Illustration Claire Lupiac

FACES B www.facesb.fr





PARUTION DU NUMÉRO 2 Automne 2012 : début septembre

Tous droits réservés - Mai 2012

FACES B www.facesb.fr